

RÉSILIENCE ET SPIRITUALITÉ

Le réalisme
de la foi

Stefan Vanistendael



Bureau International Catholique de l'Enfance
Genève, 2^{ème} édition, 2012

L'auteur

Stefan Vanistendael est sociologue et démographe de formation. Depuis 1979 il est engagé au BICE à Genève, où il est actuellement chargé de l'unité Recherche & Développement (R&D). Parmi les autres publications de Stefan Vanistendael dans les Cahiers du BICE, « Les enfants de la rue : problèmes ou personnes », « La résilience ou le réalisme de l'espérance », « Droits de l'enfant et résilience ». Titres disponibles sur www.bice.org.

Remerciements

Le présent cahier est le résultat de tellement d'influences positives qui remontent souvent si loin qu'il est impossible de remercier tout ceux qui y ont contribué d'une façon ou d'une autre. L'auteur se limite donc à remercier explicitement : le BICE qui offre la plate-forme qui rend ce cahier possible, Jacques Lecomte (Paris), le professeur Michel Manciaux (Nancy) pour sa relecture très détaillée du premier manuscrit, et Anne Christine Menu-Lecourt (Genève), pasteur de l'Eglise Réformée, pour ses critiques pertinentes et constructives.

TABLE DES MATIÈRES

1	INTRODUCTION	
	DE LA RICHESSE VERS LA SAGESSE DE LA RÉSILIENCE	7
	Un intérêt grandissant	7
	Les premiers éclairages	8
	Vers une sagesse de la résilience	9
	Une cohérence étonnante	10
	La recherche de rigueur	11
	« <i>La résilience en résumé</i> »	12
2	PREMIÈRE PARTIE	
	UNE DÉCOUVERTE AU CŒUR DE LA VIE	14
	La vie met le cynisme en échec	14
	Une réalité trop méconnue	15
	Pouvons-nous construire la résilience ?	16
	Un regard qui appelle à la vie	18
	« <i>Le regard qui appelle à la vie : une méditation</i> »	20
	Un pari sur la vie	21
	La vie qui nous surprend	22
	Pas de résilience sans éthique	24
	« <i>Pour se comprendre : un intermezzo sur la spiritualité</i> »	25

3 | **DEUXIÈME PARTIE**
LE CŒUR DE LA VIE **28**
REDÉCOUVERT

L'acceptation 28

Jésus : une acceptation qui touche les racines de la vie 30

« *Prière d'un enfant* » 32

Le pardon, une porte qui s'ouvre sur la vie 33

Le sens 36

Les relations humaines 38

Les intérêts, les projets 39

Philosophie et religion 39

Un certain contrôle sur les événements 41

« *Quand le lien à la vie s'affaiblit...* » 44

Une clé de voûte de la vie et de la résilience 45

Des dynamiques cohérentes 45

Un court-circuit éclairant 48

Réalisme total, espoir total 49

Notre horizon s'élargit 50

4 | **EN GUISE**
DE CONCLUSION **53**

« *Harry Potter ou la tournure inattendue* » 54

Bibliographie : lectures conseillées

en matière de résilience 56

en matière de spiritualité 58

1 | INTRODUCTION

DE LA RICHESSE VERS LA SAGESSE DE LA RÉSILIENCE

Un intérêt grandissant

Le thème de la résilience, cette capacité à se développer en présence de grandes difficultés, intéresse un nombre toujours croissant de personnes. Certains parlent déjà d'un changement de paradigme tant pour les scientifiques que pour les professionnels qui s'occupent de la personne humaine. Nous ne pouvons trancher dans ce débat mais le champ d'application de la résilience semble être infini. Si le constat scientifique de la résilience chez les humains vient d'abord des psychologues, l'intérêt pour ce sujet s'étend à présent aux médecins - d'abord les pédiatres - aux éducateurs spécialisés, aux travailleurs sociaux, aux conseillères en planification familiale, aux enseignants, aux aumôniers de prison, aux intervenants dans le domaine humanitaire et à une variété de thérapeutes. Qui plus est, cet intérêt déborde largement les cadres professionnels. Des personnes d'origines et de formations très variées y reconnaissent leur propre histoire de vie : la femme qui a grandi dans une famille déchirée, qui a quitté l'école à 14 ans et qui s'est construit un petit bonheur stable, les détenus d'une maison d'arrêt, l'adolescente abandonnée par son père et qui lutte ensemble avec sa mère pour construire une vie digne, l'ex-enfant de la rue devenu éducateur de la rue, et - pourquoi pas ? - l'intervenant qui doit faire face à trop de souffrances chez d'autres personnes.

Cet engouement n'est pas étonnant car la résilience offre un enracinement profond dans la vie. Elle nous incite à embrasser la vie dans sa totalité, sans court-circuiter les malheurs parfois inévitables mais toujours en cherchant la vie, la croissance, la construction ou la reconstruction et, en fin de compte, un certain bonheur. Bref, en nous inspirant de la résilience, nous reconnaissons les souffrances mais nous cherchons le sens et la construction de la vie. Nous prenons en compte le passé, mais nous cherchons à construire un avenir. Nous retrouvons un

réalisme positif, au-delà du cynisme étouffant, au-delà des illusions décevantes. Selon la belle formule du professeur Friedrich Lösel, de l'Université de Nürnberg-Erlangen, la résilience nous fait redécouvrir une espérance réaliste.

Les premiers éclairages

La réalité humaine de la résilience a probablement émergé avec les premiers hommes. Elle a été reconnue par les artistes sans qu'ils mettent nécessairement un mot dessus. Si certains héros dans la littérature utilisent encore exclusivement la force, il y en a d'autres qui sont plus subtils, comme Till l'Espiègle ou Huckleberry Finn. Dans les contes de fées, on trouve le Petit Poucet ou Cendrillon. Déjà dans la Bible, nous rencontrons des personnages comme Joseph trahi par ses frères et vendu comme esclave, qui devient vice-roi d'Égypte, et qui accueille ces mêmes frères avec amour. Plus récemment, nous avons découvert les vies d'Anne Frank, d'Etty Hillesum, de Martin Gray, de Primo Levi, de Tim Guénard et de tant d'autres, qui montrent comment l'existence continue à se tisser même là où nous ne l'espérons plus. Et même la musique, la peinture, les films peuvent nous raconter la résilience sans la mentionner. La musique et le texte de l'aria « Bist du bei mir » de Jean-Sébastien Bach intègrent et réconcilient la joie et la tristesse profondes dans le recueillement ; on l'entend parfois aux funérailles, parfois aux mariages. Le tableau « Le fils prodigue » de Rembrandt exprime mieux que tout un roman l'acceptation très profonde de l'autre, un des fondements de la résilience. Le film « Billy Elliot » est un merveilleux exemple du regard de l'autre qui fait éclore la fleur d'une vocation sur une terre plutôt hostile.

Vers la fin du 20^{ème} siècle, la science nous a permis de cerner cette réalité humaine profonde et surtout de faire comprendre que ceux qui font preuve de résilience ne sont pas toujours des êtres exceptionnels ni des privilégiés, mais des gens avec leurs forces et leurs faiblesses, un peu comme vous et moi, qui construisent leur vie avec d'autres personnes autour d'eux. Un nombre toujours croissant de chercheurs y contribuent, comme par exemple Norman Garmezy, John Garbarino ou Ann Masten aux Etats-Unis, Michael Rutter et Albert Osborn en Angleterre, Friedrich Lösel en Allemagne, Boris Cyrulnik et Michel Manciaux en France, une sélection de noms non exhaustive. Toutefois, il faut mentionner très

particulièrement la recherche longitudinale d'Emmy Werner et de Ruth Smith à Kauai (Hawaï), qui reste une référence fondatrice¹.

Vers une sagesse de la résilience

Ce qui précède suggère déjà que la résilience est une réalité si riche et si profonde que la seule science, toute nécessaire qu'elle soit, ne suffit pas comme éclairage. Il ne s'agit donc pas d'exclure la science, mais bien de l'intégrer dans un cadre plus vaste, qui comprend également ce que nous pouvons apprendre de l'expression artistique ou par la réflexion directe sur la vie privée ou professionnelle.

Le docteur Wolfgang Edelstein du célèbre institut de recherches allemand « Max Planck » l'a formulé ainsi, après avoir écouté une conférence sur la résilience :

« Vous construisez une sagesse qui intègre la science, ce qui est très précieux à une époque où trop de scientifiques manquent de sagesse et trop de sages rejettent la science ».

Si tel est le cas, la question se pose de savoir si la résilience a également besoin d'un éclairage à partir de la spiritualité, définie comme un réalisme en profondeur sur la vie. Cela part de la conviction qu'en approfondissant les réalités de la vie on touche au spirituel et que l'on ne peut toucher au spirituel sans être au cœur de la vie. En clair, dans cette optique, la spiritualité n'est plus simplement une question d'opinion et de choix, car elle essaie de nous dire quelque chose sur la vie réelle. Sinon elle est illusion. Toutefois, une bonne exploration spirituelle se fait avec beaucoup de pudeur, en tenant compte des limites de ce que nous pouvons savoir. Selon cette logique, la spiritualité peut, en principe, intéresser les incroyants comme les croyants.

Cette question est plus que théorique. Déjà la réalité et la notion de résilience suscitent des interrogations éthiques : qu'est-ce qu'une croissance « positive », un développement « satisfaisant » ? Le seul critère de l'adaptation sociale peut-il définir la résilience ou non ?

1 - Comme ce cahier n'est pas un rapport scientifique, nous ne donnons pas de références systématiques en bas de page. Nous avons jugé plus utile de donner une bibliographie sélective à la fin de ce cahier, pour permettre au lecteur intéressé d'approfondir le sujet selon ses choix.

Ou encore : certains scientifiques parlent de l'acceptation inconditionnelle de la personne comme un fondement de la résilience. Ce qui pose problème à des praticiens de tout bord : qui peut accepter l'autre sans condition aucune ? Faut-il corriger cet « *inconditionnel* » ? Ou au contraire, faut-il se laisser interpellé par lui, même si cela nous dépasse ? Est-ce que nous touchons du doigt une forme de transcendance ? Et si oui, quelle transcendance ? Voilà des interrogations aux conséquences bien concrètes et pratiques, et proches, en même temps, d'un questionnement métaphysique.

Une cohérence étonnante

En outre, les chrétiens sont interpellés par une cohérence étonnante entre les découvertes pratiques et théoriques en matière de résilience d'une part et les textes de l'évangile d'autre part. La vie blessée qui se transforme en nouvelle vie, parfois inespérée, c'est le cœur même du message chrétien. Mais c'est aussi la dynamique au cœur de la résilience. La résilience peut-elle éclairer le message chrétien ? Et le message chrétien peut-il éclairer la résilience ?

Si un éclairage mutuel entre la résilience et le message chrétien est possible et utile, il est étroitement lié à l'identité du BICE comme organisation catholique, au-delà de tout cléricalisme ou anticléricalisme, dans une démarche inspirée par la vie et non par un quelconque souci doctrinal.

C'est pourquoi le BICE a jugé utile d'entamer cette réflexion dans le présent cahier. Nous proposons seulement quelques pistes de réflexion, accessibles aux chrétiens mais aussi à toute personne qui cherche une certaine intelligence de la vie. Le sujet est si vaste qu'il déborde largement le cadre de cette brochure. Nous espérons donc que la présente réflexion n'inspirera pas seulement des croyants mais aussi toute personne désireuse d'approfondir le sujet.

Par sa nature le présent texte est une réflexion libre, d'inspiration chrétienne et personnelle, mais portée par l'expérience de plusieurs personnes du BICE et d'ailleurs. La responsabilité ultime reste celle de l'auteur.

La recherche de rigueur

Une telle ouverture refuse de sacrifier la richesse de la vie sur l'autel de la recherche d'une vérité bien maîtrisable qui ne peut dépasser les limites de l'esprit humain. D'ailleurs, si la vérité est toujours à chercher, elle dépasse à l'évidence les limites de notre esprit.

Toutefois, comment éviter un manque de rigueur ? On pourrait penser que la cohérence entre différentes observations est un bon critère et c'est souvent le cas. Mais dans ce domaine, on se rend vite compte que la vie elle-même n'est pas toujours cohérente.

En fin d'analyse, c'est peut-être l'ouverture à la correction qui reste le critère ultime de cette recherche de rigueur, comme en toute science moderne, mais avec une démarche un peu différente. Il reste cette question sans réponse définitive : correction par rapport à quoi ? Nous retrouvons sous la forme d'une application particulière la vieille question d'Archimède (287-212 av J.C.) : « *Qu'on me donne un point d'appui et je soulèverai le monde.* »

Mais où trouver ce point d'appui absolu sans que l'esprit se ferme sur lui-même ? Est-ce déjà le besoin d'une certaine transcendance qui émerge ? Si tel est le cas, l'honnêteté nous impose de l'approcher avec beaucoup d'humilité et de pudeur car la transcendance a été trop pervertie et abusivement utilisée dans l'histoire de l'humanité, avec des conséquences désastreuses pour la vie.

Le lecteur est invité à nous accompagner dans cette recherche. Nous espérons qu'elle peut donner au plus grand nombre un peu de lumière, un peu d'espoir, et même de réalisme. Aucun besoin que le lecteur, croyant ou non, soit toujours en accord avec nous. A chacun de vivre en conscience avec les données de son histoire de vie, dans une confrontation continue avec les expériences et les idées des autres êtres humains.

Dans une première partie, nous rappelons certains éléments essentiels de la résilience - tout en y mettant des nuances issues des réflexions récentes à ce sujet - afin de mieux préparer le terrain pour la deuxième partie qui approfondit davantage l'éclairage mutuel entre résilience et spiritualité chrétienne. Ainsi passons-nous d'une découverte au cœur de la vie, la résilience, à une redécouverte du cœur de la vie, la spiritualité.

LA RÉSILIENCE « EN RÉSUMÉ »

Une définition pragmatique : la résilience est la capacité d'une personne ou d'un système social à se développer et à croître en présence de grandes difficultés.

Une telle capacité a plusieurs composantes :

- se protéger et se défendre, résister,
- construire,
- se projeter dans la durée.

Elle se construit dans un processus continu pendant toute la vie, dans une interaction entre la personne (le système social) et son entourage. Elle est donc variable, selon les contextes et selon les étapes de vie. Elle n'est jamais absolue. Rien n'est jamais totalement gagné, rien n'est jamais totalement perdu : voilà le réalisme et l'espoir de la résilience.

C'est pourquoi la résilience ne peut jamais être considérée comme un substitut à la politique sociale ou économique. Ces politiques peuvent aider à construire la résilience ou au contraire la détruire. La résilience insiste sur une responsabilité partagée et articulée entre toutes les

personnes concernées, au lieu d'une déresponsabilisation de l'individu ou de la société. C'est pourquoi elle se situe au-delà des clivages traditionnels et politiques. Sous-jacente à cette définition est un double enjeu éthique : la dynamique de vie de la personne (système social) en lien avec celle de l'entourage proche et lointain. La résilience ne se construit donc pas à n'importe quel prix, ni pour soi-même ni pour les autres. La recherche d'une telle éthique ne peut exclure les ambiguïtés de la vie.

La résilience se construit de façon spécifique dans chaque contexte et chaque cas. Il ne s'agit pas d'une nouvelle technique d'intervention généralisable.

Elle peut néanmoins aider à repenser certaines interventions et en inspirer de nouvelles.

Au départ, il y a un changement de regard sur la réalité, un regard qui cherche avec passion, avec patience et intelligence les éléments qui peuvent aider à construire une vie, ainsi que les ressources de la personne et de son entourage et la façon de les mobiliser. En cela, la résilience se distingue d'une démarche purement réparatrice.

Souvent nous trouvons comme fondement de la résilience le lien

- en premier lieu l'acceptation fondamentale de l'autre - et le sens. Ce dernier est souvent lié au lien, à un projet ou à une foi non sectaire, chacun sous une grande variété de formes et d'expressions. Beaucoup d'autres éléments peuvent intervenir, qui doivent toujours être spécifiés dans leur contexte : l'estime de soi, les compétences sociales et professionnelles comme la capacité à planifier ou à demander de l'aide en cas de besoin, l'humour et un certain contrôle sur les événements lié au sens.

D'autres pistes sont à explorer, comme le contact avec la nature ou l'expression artistique et la beauté, tous aussi liés au sens, et chaque situation peut avoir des opportunités spécifiques à découvrir et à mettre en œuvre.

2 | PREMIÈRE PARTIE UNE DÉCOUVERTE AU CŒUR DE LA VIE

La vie met le cynisme en échec

Monsieur G. est apiculteur. Il est marié et il a quatre enfants. Il accueille avec sa femme des jeunes en difficulté. Une belle vie mais rien de très particulier. Laissons monsieur G. un moment. Regardons à présent le cas du petit T. abandonné par sa mère à trois ans, attaché à un poteau au bord de la route. Trouvé par les gendarmes, il est placé chez son père qui le bat sauvagement. Le petit corps de T. est véritablement brisé. Il a fallu deux années d'hôpital avant que T. soit de nouveau capable de marcher. Ensuite il s'engage dans un parcours de placements en famille, en institutions, de fugues, de criminalité, de violence : bref, l'enfant qui a eu un démarrage impossible dans la vie et qui n'arrive plus à s'en remettre. Toutefois, monsieur G. et le petit T. sont bel et bien la même personne. Le petit T. est devenu monsieur G. Certains lecteurs auront reconnu l'histoire de Tim Guénard.

Comment est-ce possible ? Nous entendons dire « *Tel père tel fils* », ou « *Les enfants battus deviennent parents maltraitants* ». Ou encore : « *Tout se joue avant cinq ans* », « *Que veux-tu qu'il devienne avec la mère qu'il a ?* ».

Ce genre de propos est en contradiction avec l'histoire de vie de Tim Guénard. Tim est-il une exception ? Non, les biographies témoignent de beaucoup d'enfants qui ont terriblement souffert mais qui deviennent des adultes épanouis. Le grand musicien Jean Sébastien Bach fut orphelin très jeune, il est néanmoins devenu le grand musicien qui ravit encore des dizaines de millions de personnes plus de 250 ans après sa mort.

Dans le monde de l'enfance, Anne Frank est l'exemple type d'enfants qui se développent bien en présence de fortes pressions. Jeune adolescente juive, elle a vécu deux années en cachette avec quelques proches afin de se protéger contre la police secrète allemande pendant la deuxième guerre mondiale. Le journal qu'elle a tenu pendant cette

période témoigne d'une jeune fille qui souffre, certes, mais qui s'ouvre à la vie, qui veut apprendre, qui a des projets pour l'après-guerre. Plus que simplement se protéger et résister, elle construit activement sa vie. Le fait qu'elle ait finalement péri dans un camp de concentration n'enlève rien à cette réalité mais illustre que de telles capacités fonctionnent dans une société donnée et qu'elle ne sont jamais absolues.

De telles histoires mettent nos idées faciles et nos préjugés en échec. Elles permettent même un certain espoir. Elles contredisent le cynisme qui se présente si souvent derrière un masque trompeur de pseudo-réalisme. Gardons toutefois une certaine prudence, afin d'éviter des illusions légères et dangereuses.

Une réalité trop méconnue

Nous appelons cette capacité à construire une vie positive en présence de grandes difficultés « résilience », avec un mot emprunté à la physique où il désigne la résistance d'un matériau aux chocs. La réalité humaine de la résilience est plus nuancée que cela car il s'agit là d'une capacité de croissance à travers les difficultés. Nous ne retrouvons donc pas le retour en arrière du ressort ou du rebondissement. Cette réalité a été trop longtemps méconnue parce que dans nos services thérapeutiques, sociaux et juridiques, nous avons tout naturellement le regard tourné vers ceux et celles qui vont mal, qui ne s'en sortent pas, vers les seuls problèmes et difficultés. Ceux qui font preuve de résilience se trouvent souvent hors de ces services, hors de l'horizon des intervenants professionnels.

Mais il y a pire en matière de fausses perceptions de la réalité. Comme la quasi-totalité des adultes maltraitants ont été des enfants maltraités, on conclut parfois que les enfants maltraités vont fatalement maltraiter leurs propres enfants. Cette conclusion est doublement erronée, logiquement et empiriquement. Certes, de tels cas existent mais ils restent l'exception. La plupart des enfants maltraités ne maltraiteront pas leurs enfants. Au niveau collectif et en termes statistiques, on peut dire que le risque de maltraiter des enfants est plus élevé chez ceux qui ont été maltraités dans leur enfance mais il est difficile d'en tirer des conclusions pour des cas individuels. Le mal ne se transmet donc pas automatiquement d'une génération à l'autre : chaque fois il y a des personnes qui mettent ce déterminisme en échec.

En fait, ceux qui font preuve de résilience ne constituent pas de rares exceptions. Certes, nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas d'êtres exceptionnels, genre « *superman* », « *superwoman* » ou encore « *superkid* », ou du moins de personnes très privilégiées.

À ce point précis, l'éclairage de la science est précieux. Des chercheurs comme Emmy Werner et Ruth Smith ont suivi le développement d'enfants très défavorisés pendant plus de trente ans à Kauai dans l'archipel d'Hawaï. Il s'agit d'enfants nés dans des familles en grande difficulté : père alcoolique, grande pauvreté, violentes tensions familiales... Jusqu'à preuve du contraire, le constat est clair :

- Des situations difficiles créent des problèmes pour beaucoup d'enfants et de jeunes mais ce constat est statistique, au niveau collectif ; il ne faut pas le confondre avec l'histoire individuelle de chaque enfant.
- En proportion surprenante, environ un tiers de ces enfants se développent bien. Une fois adultes, ils s'engagent dans des relations stables, certains se marient, ils ont un travail, ils s'engagent pour les autres, dans la communauté... Ce constat réfute tout fatalisme ou déterminisme au niveau des individus.
- Il ne s'agit pas d'enfants exceptionnels, ni surdoués, ni privilégiés.

Nous sommes proches de l'expression du professeur Friedrich Lösel : nous retrouvons une espérance réaliste, qui met en échec tant les illusions trop faciles qu'un cynisme trompeur qui se donne une apparence scientifique.

Pouvons-nous construire la résilience ?

Ce qui précède nous conduit tout naturellement à deux questions :

- Que pouvons-nous apprendre de ceux et de celles qui font preuve de résilience ?
- Est-ce que la résilience se laisse construire ? Et si oui, comment ?

La résilience met en échec le déterminisme du mal. Mais remplaçons-nous le déterminisme du mal par un autre ? Certains chanceux ont-ils de la résilience et d'autres pas ? Ou, question plus délicate : la résilience est-elle de nature génétique ?

Chaque personne humaine, dès avant la naissance, se construit dans l'interaction entre son patrimoine génétique et son environnement, y compris et surtout l'entourage humain. Plus nous avançons en âge, plus cette interaction se fait aussi par rapport à notre histoire de vie, qui se reflète également dans nos corps et nos neurones.

Dans ce sens, il existe une composante génétique de la résilience : un certain patrimoine qui ne demande qu'à s'exprimer là et quand les circonstances le permettent. Car sans l'interaction humaine, il ne peut y avoir un véritable développement humain. La séparation des deux, un thème populaire en sciences humaines, reste en pratique assez artificielle, comme si l'on voulait séparer le lait du café dans un café au lait. Ces processus sont situés dans le temps, et dans ce sens ils sont irréversibles. Il ne sont pas déterministes pour autant : l'irréversibilité dans le temps se laisse parfaitement conjuguer avec un large éventail de croissances possibles.

Le professeur Lösel fait remarquer que les composantes génétiques nous donnent les limites du possible. Nul ne peut se développer en une personne qui dépasse le cadre de son patrimoine génétique. Mais à l'intérieur de ce cadre, il existe de multiples possibilités. La majorité des personnes peuvent devenir des musiciens de bon niveau avec l'aide de bons professeurs. En revanche, Jean Sébastien Bach se trompait quand il déclarait que n'importe qui pouvait devenir un musicien comme lui, pourvu qu'il travaille bien. Le génie d'un Bach suppose la présence d'un facteur génétique.

La résilience n'est donc ni une caractéristique innée, ni un mécanisme fixe, pas plus qu'une pure construction humaine. Il s'agit d'une capacité de croissance qui résulte d'un processus continu de construction durant toute une vie.

D'où la conséquence logique que la résilience reste variable, selon les étapes de la vie et les circonstances. Elle peut être très précieuse pour la grande majorité des vies mais elle se soigne aussi, avec ou sans intervention professionnelle, à discerner dans chaque cas. C'est pourquoi nous pouvons dire : rien n'est jamais totalement perdu dans la vie, mais rien n'est jamais totalement acquis non plus.

Nous pouvons donc tirer bien des leçons de l'expérience vécue de la résilience.

Un regard qui appelle à la vie

Afin de retrouver ce qui aide à construire la résilience, nous pouvons nous poser cette question : concrètement, quelles sont les personnes qui en ont aidé une autre à se construire ou au contraire quelles sont celles qui l'ont plutôt détruite ?

La biographie de Tim Guénard est riche d'enseignements sur ce point. Parmi ceux qui ont aidé Tim à s'en sortir on trouve un mélange de professionnels et de non professionnels : un paysan, un psychologue, une femme juge, un prêtre, un jeune que Tim avait agressé, un homme handicapé, un clochard, son épouse... Parmi ceux qui l'ont plutôt détruit, on trouve des professionnels comme des non professionnels... Si le professionnalisme n'est pas le critère distinctif, qu'est-ce qui fait la différence ? Tim dirait : « *le regard que l'autre pose sur toi* ». D'autres témoignages de personnes en difficulté vont dans le même sens. Peut-être devrions-nous ajouter : le regard que Tim a posé sur l'autre.

Ce regard est merveilleusement illustré dans le film « *Billy Elliot* ». La vie du petit orphelin de mère dont le père est au chômage bascule grâce au regard d'une professeur de danse. Il s'agit d'un regard qui appelle à la vie, qui demande une réponse, un regard parfaitement réaliste sur les contraintes mais aussi sur le potentiel qui permettra de construire la vie.

Est-ce que je porte un regard qui cherche exclusivement à repérer les problèmes et à imaginer comment je puis les résoudre ? Ou bien est-ce que je porte le regard qui voit le problème, mais qui cherche les ressources de l'autre, le potentiel à mobiliser ?

Je me rappelle un projet pilote haut de gamme dans un pays industrialisé, pour des jeunes avec des problèmes de comportement. Au début chaque jeune, chaque « cas » fut décrit : de « a » à « z », chacun fut réduit à une liste de problèmes, et rien d'autre. Même un certain bon sens nous inspire la question : si j'avais un problème et me voyais décrit de cette façon par un « soi-disant » expert, quelle confiance aurais-je encore en lui ? Comment pourrais-je penser que cet expert puisse me respecter, me considérer comme un autre être humain, m'aider ? Ou bien est-ce que j'adopterais une attitude de « survie » face à l'inévitable intervention ?

La suite du projet semble confirmer ce dernier soupçon, comme l'a détecté une assistante sociale très expérimentée, mais sans que les méthodes d'évaluation du projet, considérées comme très scientifiques, permettent de le voir ; avec le risque que les erreurs continuent, soutenues et légitimées par un appareil scientifique. Cet exemple illustre un certain danger d'hyper-professionnalisation mais nous ne pouvons pas le généraliser à tous les projets encadrés scientifiquement.

Nous cherchons un changement fondamental du regard : est-ce que je considère l'autre comme un « *problème-à-régler* » ou comme une autre personne, avec certaines difficultés, mais avec qui je peux construire quelque chose ? Comme cet éducateur de la rue en Inde qui ne voulait pas seulement connaître les problèmes des jeunes, mais aussi les solutions qu'eux-mêmes avaient trouvées avant toute intervention professionnelle, afin de vérifier ce que l'on pouvait construire à partir de ces solutions imparfaites et parfois délictueuses.

La résilience nous rappelle que dans la vie nous pouvons seulement construire avec ce qui est positif même si cela n'est pas parfait. En fait, nous apprenons de nos échecs si nous les transformons en éléments positifs avec leurs imperfections.

LE REGARD QUI APPELLE À LA VIE : UNE MÉDITATION

La citation suivante est du moine orthodoxe Anthony Bloom. Nous avons déjà mentionné cette méditation dans d'autres publications sur la résilience, car elle résume magnifiquement ce changement de regard qui permet à la résilience d'émerger. Les non croyants peuvent facilement adapter cette méditation à leurs convictions. Au demeurant, ce texte illustre clairement comment la spiritualité chrétienne va bien au-delà de la morale, pour chercher la vie en chaque personne individuelle, sans distinction. Si l'enracinement spirituel de la vie peut avoir des conséquences morales, la réduction de la spiritualité à la morale est une défiguration, très répandue mais inadmissible.

« À moins de regarder une personne et de voir la beauté en elle, nous ne pouvons l'aider en rien. On n'aide pas une personne en isolant ce qui ne va pas chez elle, ce qui est laid, ce qui est déformé. Le Christ regardait toutes les personnes qu'il rencontrait, la prostituée, le voleur, et voyait la beauté cachée en eux. C'était peut-être une

beauté déformée, abîmée, mais elle était néanmoins beauté, et Il faisait en sorte que cette beauté rejaillisse.

C'est ce que nous devons apprendre à faire envers les autres. Mais, pour y parvenir, il nous faut avant tout avoir un cœur pur, des intentions pures, l'esprit ouvert, ce qui n'est pas toujours le cas... afin de pouvoir écouter, regarder et voir la beauté cachée. Chacun de nous est à l'image de Dieu, et chacun de nous est semblable à une icône endommagée. Mais si l'on nous donnait une icône endommagée par le temps, par les événements, ou profanée par la haine de l'homme, nous la traiterions avec tendresse, avec révérence, le cœur brisé. Peu nous importerait qu'elle soit abîmée ; c'est au malheur qu'elle soit abîmée que nous serions sensibles. C'est à ce qui reste de sa beauté, et non à ce qui en est perdu, que nous attacherions de l'importance. C'est ainsi que nous devons apprendre à réagir envers chacun... »

Un pari sur la vie

La résilience nous invite à sortir de certains schémas classiques. Elle nous invite à construire, à reconstruire la vie, ce qui est différent de comprendre la vie ou d'une démarche qui cherche uniquement à réparer les dégâts. Une telle réparation est parfois nécessaire, dans la mesure où le mal subi bloque la croissance humaine. Parfois il vaut mieux se concentrer directement sur la reprise du processus de croissance de la vie. Discernement difficile !

Selon le moine - psychothérapeute allemand Anselm Grün,² le retour en arrière sur les problèmes du passé peut même, chez certaines personnes, avoir un résultat négatif et bloquer toute croissance au lieu de la libérer. Ces personnes sont parfois mieux aidées par la démarche inverse, en regardant dans leur passé qui sont les gens et quels sont les événements ayant contribué positivement à leur vie et à leur croissance. On passe de la métaphore du garagiste qui doit soigneusement faire des réparations ciblées à celle d'une boîte de construction : à chaque instant, nous sommes invités à construire ou à reconstruire quelque chose. Même avec peu d'éléments, une boîte de construction permet une multitude de réalisations différentes.

Les conséquences de ce changement de métaphore vont très loin, car de plus en plus on essaie - sans beaucoup de discernement - d'introduire dans le domaine social une gestion très ciblée, plus proche du genre « *garagiste* ». C'est, entre autres, la différence entre se nourrir et partager un repas, avec toutes les conséquences positives non intentionnelles qu'un tel repas peut avoir, entre administrer un médicament et accueillir un patient, entre soigner quelqu'un et être présent à quelqu'un, entre un rendez-vous et une rencontre, entre attribuer du temps et donner du temps. Les petits enfants, les personnes handicapées et les êtres très blessés sont particulièrement sensibles à ce genre de nuances.

Notons que les pauvres et les démunis ont souvent été forcés de développer une intelligence de la construction, dans des circonstances difficiles, beaucoup plus que les personnes riches de leurs biens, de leur expertise et de leurs savoirs. Il est utile que les experts et les professionnels en tiennent compte mais ils ne sont pas toujours bien formés à cela.

2 - Cf bibliographie

N'est-ce pas l'expert qui est censé donner la solution ? Parfois oui, mais qui est bien expert sur une vie ? « *Les pauvres sont les premiers experts en pauvreté* » disait le père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde.

L'ingéniosité des démunis peut surprendre, comme chez ces jeunes africains de la rue qui avaient monté un atelier pour produire de petits verres à partir de fonds de bouteilles cassées, utilisés par des vendeuses de boisson dans la rue. Ces jeunes n'avaient pas seulement développé toute une technique de recyclage, mais ils avaient placé leur atelier hors de leur quartier dans une zone moins habitée pour éviter qu'un éventuel incendie ne s'y transforme en catastrophe pour le voisinage. Ou comme ce détenu qui avait développé toute une économie pour les fleurs de l'autel de messe en prison, en les utilisant le plus longtemps possible, à différentes occasions, à différents endroits dans la maison d'arrêt, tant il est vrai qu'un bouquet de fleurs dans un tel milieu est un signe de beauté et de dignité.

Chercher avec passion ces points positifs, même infimes, même cachés, qui permettent à la vie de reprendre sa croissance, voilà une démarche typique de la résilience.

La vie qui nous surprend

Il se pose deux défis à celui ou celle qui cherche à contribuer à la résilience :

- la personne en difficulté cherche une façon de s'en sortir qui fonctionne pour elle, sans se soucier si cette solution peut être généralisable,
- l'élément positif qui permet une nouvelle croissance peut être caché derrière des comportements qui indiquent le contraire.

Tim Guénard témoigne comment un petit bout de papier d'emballage à cadeau joue un rôle essentiel à un certain moment de sa vie. Un chômeur bien entouré et suivi, mais déprimé, retrouve le goût de la vie quand il se découvre une passion pour les petits couvercles des mini-pots de crème à café qu'il commence à collectionner ; un jeune délinquant sort de la criminalité parce qu'il s'engage dans une relation stable avec la femme de ses rêves ; des garçons du quartier défavorisé de Harlem à New York retrouvent un projet de vie grâce à une chorale : autant de façons efficaces

mais pas automatiquement transposables ni toujours utilisables par d'autres pour reprendre la croissance de la vie.

Les personnes engagées sur le terrain peuvent multiplier ces exemples. La bonne nouvelle est que la vie elle-même offre de multiples occasions de reconstruction bien au-delà de tout ce que l'intervenant professionnel peut s'imaginer. Il s'agit là d'une richesse à ne pas négliger mais qui exige une certaine ouverture d'esprit. La mauvaise nouvelle est que l'on sort d'un des canons de la science et du professionnalisme classiques : une pratique doit être généralisable avant qu'elle puisse être utilisée professionnellement. Cette équation entre généralisation et professionnalisation est normalement très précieuse, car elle nous protège de bien des dérapages. Toutefois, elle a ses limites par rapport à la construction de la résilience et de la vie, qui semblent toujours déborder le cadre étroit et contraignant de la nécessaire généralisation. L'intervenant professionnel peut-il néanmoins tirer profit de telles expériences en les intégrant dans son travail, au cas par cas ? C'est tout un défi.

Le deuxième défi se pose par exemple, quand un enfant de la rue montre sa grande intelligence par son ingéniosité à organiser un vol. Est-ce que l'éducateur a la possibilité de valoriser cette intelligence et de la dévier vers des objectifs plus constructifs à long terme, ou est-ce qu'il interdit sèchement le vol ? Ou encore, la femme du quart monde enceinte qui boit beaucoup d'alcool : à première vue, elle doit simplement s'arrêter de boire. Cette proposition est médicalement correcte mais reste souvent sans résultat : la femme n'y arrive pas, l'enfant naît handicapé et devient orphelin de sa mère quelques années plus tard. Toutefois, selon le témoignage du docteur Titran à Roubaix, il arrive, quand on se met bien à l'écoute, que l'on découvre que ce comportement a priori destructif peut être une expression maladroite de l'amour de la femme pour son bébé à naître. Quand elle est alcoolisée, elle sent le bébé dans son sein ; sans alcool le bébé est comme mort. Comment alors valoriser cet amour de la mère tout en cherchant une autre expression, plus constructive ? Une telle démarche a plus de chance de réussite que la simple réprobation du comportement de la femme, perçue par elle comme un rejet de son amour pour le bébé.

N'en faisons pas trop vite de nouvelles techniques d'intervention, bien généralisables, derrière lesquelles nous pourrions nous cacher en bonne conscience. Une fois de plus il s'agit plutôt d'aiguiser notre regard pour chercher ces éléments positifs, ces ressources qui vont permettre de construire la vie, tout en restant pleinement réaliste. Si un travail

d'équipe interdisciplinaire est possible et peut aider à cela, tant mieux. Une fois de plus, il faut rechercher cet équilibre vital entre espérance et réalisme, si typique de la résilience.

Pas de résilience sans éthique

L'enfant vit l'enfer : entre la violence de son père, la pauvreté matérielle extrême, sa mère qui décède jeune, le rejet à l'école... mais petit à petit il se profile comme un « boss » dans le milieu criminel : rusé, violent, sans merci, redouté. Plus tard il fait fortune avec le trafic de drogue et d'armes, la prostitution. Insaisissable par la justice, il réside dans une magnifique villa, avec sa femme et ses enfants. De son propre point de vue, il a bien réussi sa vie. Est-ce qu'il a fait preuve de résilience ? Ce serait le cas si nous éliminions toute référence éthique, une position qui devient vite intenable en pratique.

Il ne s'agit pas de faire de « *l'adaptation sociale* » le critère de la résilience. Quelle adaptation à quelle vie sociale ? Tant d'enfants de la rue ne pourraient survivre en respectant la loi. Ce constat a été exprimé très finement par une personne d'un pays en développement : « *Dans mon pays, un pauvre peut seulement mourir légalement, il ne peut survivre légalement.* » Le psychiatre d'adolescents Stanislas Tomkiewicz parle, dans ce sens, de « *résilience hors la loi* ».

Entre les extrêmes des exemples ci-dessus, nous devons chercher une double référence éthique : le bien-être de la personne en question et celui des autres avec qui elle entre en contact. Si le principe est vite établi, la mise en pratique n'est pas facile, à cause des ambiguïtés de la vie elle-même.

Mieux vaut vivre avec une question honnête qu'avec une réponse trop rapide et fautive, surtout dans ce domaine. Le grand théologien allemand Dietrich Bonhoeffer (1906 - 1945) avait formulé en prison nazie l'idée que celui qui cherche à tout prix sa bonne conscience finira par tromper sa conscience à cause de la complexité de la vie.

Cette difficulté ne doit pas nous décourager. La recherche du bien, comme celle du vrai ou du beau, a besoin de repères, même inatteignables, comme une étoile qui nous guide dans la nuit : un repère n'est pas un objectif à atteindre. Souvent nous nous humanisons plus dans cette recherche elle-même qu'en atteignant la bonté ou la vérité.

Ce message est d'ailleurs curieusement présent dans la vie de Jésus, quand il s'adresse aux autorités religieuses de son époque ou quand il parle de deux frères dont l'un est de haut niveau moral mais à côté de la vie, tandis que l'autre qui a vécu dans la débauche cherche désespérément la vie et est accueilli comme tel par son père. Et ce message a été repris dans la tradition spirituelle chrétienne, avec Benoît de Nursie (vers 480 - 547) et Ignace de Loyola, (1491 - 1556) qui insistent sur une construction de la vie pas à pas. Dans sa règle pour les moines, Benoît met en garde celui qui pense qu'il est arrivé et qu'il n'a plus à évoluer : rien de pire que l'arrivisme moral ou spirituel ! La démarche d'une éthique, d'une vérité qui sont à chercher, pas à pas, sans jamais s'arrêter, même après une rechute, suggère - par le fait même de ce dépassement continu - une forme de transcendance, à partir de l'expérience de vie même.

POUR SE COMPRENDRE : **UN INTERMEZZO SUR LA SPIRITUALITÉ**

La spiritualité est une notion plus connue que la résilience mais aux interprétations si multiples et si divergentes que le risque de ne plus se comprendre est très élevé. C'est pourquoi nous proposons une petite clarification, sans prétentions intellectuelles ni métaphysiques, qui a pour seul but de faciliter la lecture du présent cahier.

Nous vivons notre réalité quotidienne dans un monde matériel situé dans le temps et dans l'espace. Ce monde matériel semble parfois suggérer un autre monde, bien au-delà de nous ou au cœur même de notre intimité. Par exemple, la beauté de la

nature peut nous émerveiller, nous dépasser totalement, comme s'il existait un autre monde que nous ne pouvons immédiatement toucher. Ou encore une très belle mélodie peut toucher une intimité de notre être dont nous n'avons même pas conscience. Le premier exemple est une expérience de la transcendance, le deuxième de l'immanence.

L'expérience de la transcendance ou de l'immanence peut nous suggérer l'existence d'une réalité non matérielle, au-delà du temps et de l'espace, qui laisse des traces dans notre expérience. Cette réalité est au-delà de notre compréhension et de notre contrôle mais nous sentons parfois qu'elle est néanmoins importante pour nous. Nous l'appelons « *spirituelle* » au sens large.

Si cette réalité spirituelle prend un caractère plus personnalisé, nous l'appelons parfois Dieu. Notre vie individuelle ou communautaire se transforme quand nous essayons de la vivre en relation avec cette réalité spirituelle, au sens large, ou au sens plus précis de Dieu. Nous appelons ce processus de transformation « vie spirituelle », ou en un mot « spiritualité ».

La religion situe la vie spirituelle dans une communauté avec une tradition. Elle se base sur une foi en Dieu, elle cherche une organisation et une expression communautaires, ainsi qu'un soutien pour la vie spirituelle. Les religions varient souvent en fonction de leur fondateur et de leur culture d'origine.

Les chrétiens croient qu'en Jésus Christ, qui vivait il y a environ 2 000 ans, Dieu s'est montré concrètement à l'intérieur du temps et de l'espace d'une façon unique et intense, jamais égalée. Très vite les communautés chrétiennes ont développé un « credo » commun, à partir de certains éléments clés, comme la foi que la vie sera finalement plus forte que la mort, ou la foi dans la miséricorde de Dieu.

Jésus est également célèbre pour l'importance qu'il donnait aux enfants comme personnes

humaines mais aussi à cause de leur état d'esprit particulier. Il parle de Dieu comme un père personnel et intime et il propose à tout être humain d'entrer dans une relation filiale avec Dieu.

Une église est la forme organisée de la religion entre chrétiens. Dans la tradition chrétienne, le premier responsable pastoral et spirituel d'une région est souvent appelé évêque.

L'église catholique accepte la primauté de l'évêque de Rome, le pape. Le cardinal anglais John Henry Newman (1801 - 1890) a souligné l'importance de la conscience humaine, comme le point où Dieu peut toucher l'intimité de chaque personne. D'où l'importance de la liberté de conscience, une notion toujours reconnue dans l'église catholique, malgré certaines apparences.

La possibilité d'exploration de la spiritualité ou de la religion par des méthodes scientifiques est très limitée. Elle est comparable à la description d'une musique magnifique qui touche le cœur, uniquement en termes physiques de vibrations et d'acoustique. Même si une telle description est possible et correcte dans le cadre référentiel de la physique, elle ne communique aucunement l'expérience ni la réalité de cette

musique. Il s'agit d'une réduction scientifique. Un tel abus de la science occulte la réalité au lieu de l'éclairer, comme quelqu'un qui refuserait d'admettre que l'on puisse voir autre chose que ce qu'il voit à travers de la fenêtre de sa chambre.

Comment explorer la vie spirituelle ? Par la réflexion sur l'expérience de vie, de nous-mêmes et d'autres personnes, par la prière ou la méditation, en étudiant des textes sacrés, en essayant d'exprimer les profondeurs de la vie dans une forme artistique ou dans une célébration religieuse - les deux sont d'ailleurs souvent associées, comme l'illustrent l'architecture des églises ou la musique sacrée. Cette exploration se réalise parfois de façon implicite au niveau du quotidien, en prenant des engagements qui dépassent un cadre purement utilitariste tout en affirmant la dignité de l'autre ; un exemple extrême est le travail original de Mère Térésa, l'accueil et l'accompagnement de gens de la rue en fin de vie.

Une telle exploration est enracinée dans la vie, tout en étant différente de la recherche scientifique empirique. Il va de soi que le risque d'illusions est toujours présent. Mais penser que le refus de spiritualité nous

préserve de ce genre d'illusions s'appuie sur ce qu'il reste à vérifier. Nous pouvons chercher et explorer la vie avec beaucoup de pudeur, au-delà des certitudes humaines classiques. Il s'agit en quelque sorte d'un acte de foi dans la vie.

Paradoxalement, que l'on soit croyant ou non, ce sont de tels actes de foi qui nous permettent de vivre. Le critère ultime de l'exploration spirituelle et religieuse est peut-être la découverte toujours plus profonde de la réalité, y compris dans nos engagements pour les autres humains, pour la vie et pour la création. D'où l'idée qu'au fond la spiritualité est un réalisme en profondeur. Sinon elle est illusion.

3 | DEUXIÈME PARTIE

LE CŒUR DE LA VIE REDÉCOUVERT

L'acceptation

L'acceptation de l'autre comme personne - mais pas forcément de son comportement ! - est souvent considérée comme le premier fondement de la résilience. L'acceptation de n'importe quel comportement serait un signe d'indifférence, qui risque d'être plus cruel qu'un conflit.

L'acceptation peut prendre de nombreuses formes : prendre du temps pour quelqu'un, l'écoute attentive, croire vraiment en une personne, ne pas laisser tomber quelqu'un en difficulté ; bref, il s'agit de l'amour au sens fort du terme, le véritable accueil de l'autre dans la vie.

Cette reconnaissance passe aussi par le nom qui accueille un enfant dans la vie. Pour certains, cela peut poser problème en raison des complications ou déchirements familiaux. Une poétesse néerlandaise, Neeltje Maria Min, a exprimé cette réalité en un poème, très beau mais poignant, sur l'importance du nom comme enracinement dans la vie, comme confirmation de l'existence, quand on est délaissé par sa mère. Sa dernière phrase : « *Pour celui que j'aime je veux avoir un nom* »³.

Il s'agit d'accepter l'autre mais nous devons également être accepté par lui, avec ce qui est positif et négatif, et nous accepter nous-mêmes, tels que nous sommes. A première vue c'est l'évidence même. Et c'est le seul point de départ possible de toute croissance humaine. Je ne peux pas me développer à partir d'un point où je ne suis pas, comme je ne peux pas prendre un train de Londres à Edimbourg en voulant partir non pas de Londres mais de Liverpool. Je dois donc m'accepter comme je suis, accepter l'autre comme il est et vice-et-versa. Sinon toute croissance reste bloquée, tout dialogue profond reste impossible.

3 - In « Voor wie ik liefheb wil ik heten », Bert Bakker, Amsterdam, 1983.

Mais cette évidence est très difficile à admettre. Beaucoup de psychologues, beaucoup de guides spirituels peuvent en témoigner. Qui ne reconnaît pas ce problème dans sa propre vie ou celle d'un proche ?

L'autre qui m'accepte comme je suis peut constituer pour moi une énorme libération : à partir de cela, je ne dois plus prétendre, je suis libéré de la pression de la performance, libre de vivre et de croître à mon rythme, selon mes possibilités et mes limites.

Mais paradoxalement, il peut être difficile d'accepter un tel accueil par l'autre, parce que cela présuppose que j'ai lucidement admis mes propres faiblesses. Comment pourrais-je admettre que l'autre accepte mes faiblesses si je ne le fais pas moi-même ? Aussi l'acceptation de soi peut-elle conditionner la possibilité de se laisser aimer, d'accueillir l'amour de l'autre. Retrouvons-nous la parole de Jésus : « *Aime ton prochain comme toi-même* » ?

En même temps, cette acceptation n'est nullement la recherche d'un statu quo. Ce réalisme de départ voit aussi le potentiel, il espère une croissance, il appelle à faire un pas, il peut attendre avec patience l'éclosion de la vie.

Ceci est merveilleusement illustré dans le film « *Billy Elliot* ». C'est exprimé dans la méditation d'Anthony Bloom sur l'icône abîmée. Nous le retrouvons plusieurs fois répété dans l'histoire de vie de Tim Guénard, avec plusieurs personnes. C'est la dynamique engagée par l'éducateur qui croit vraiment en un enfant de la rue rencontré pour la première fois.

Nous retrouvons ce regard qui appelle à la vie, à la croissance, et qui nous sort des déterminismes, tout en assumant le passé. Nous ne refaisons pas le passé, mais nous ne nous laissons pas enfermer en lui. C'est le regard qui engage des personnes dans une relation, au lieu de freiner cette relation par des écrans, ce qui pose un dilemme dans certains cadres professionnels. Il s'agit du regard objectif, qui ne nie aucun problème mais qui s'oriente sur le potentiel.

Nous sommes loin de l'amour superficiel qui aveugle, pour retrouver un amour profond et perspicace qui voit loin et qui libère. Nous sommes loin de la suggestion ou de l'autosuggestion, car nous cherchons à nous enraciner plus profondément dans la réalité de la vie avec son potentiel de développement. Idéalement il s'agit d'un regard qui demande à être accueilli mais qui est totalement dépourvu de toute volonté de pouvoir ou de possession. L'accueil de la vie l'emporte ainsi sur la maîtrise de la vie,

comme pour un enfantement.

Il va de soi qu'une telle acceptation me fera le plus grand bien dans une série de domaines : elle augmentera mon estime de moi-même, elle me reliera à la vie autour de moi, ce qui peut me donner un sentiment de sens ; elle est valorisante et motivante mais sans complaisance ; elle est signe de respect et d'authenticité.

Une telle acceptation n'exclut pas les vulnérabilités, au contraire, mais elle ne les glorifie pas non plus : pas besoin de les cacher ou de les écraser sous des performances. Au contraire, elles sont accueillies et permettent même d'entrer dans une véritable intimité. Bien au-delà de l'admiration mutuelle, c'est la conscience mutuelle des vulnérabilités, le respect mutuel de ces vulnérabilités, et la conscience de cette situation fragile, qui permettent d'entrer au cœur de l'intimité.

Ne pensons pas trop vite qu'il s'agisse d'une dynamique relationnelle réservée aux adultes car les petits enfants et les êtres blessés peuvent être particulièrement sensibles aux vulnérabilités des autres, souvent plus spontanément que les adultes « *normaux* ».

Jésus : une acceptation qui touche les racines de la vie

Cette acceptation profonde est une démarche typique de Jésus. Il appelle les personnes qu'il rencontre à la vie, souvent de façon surprenante. Par exemple, quand des « *gens bien* » veulent lapider une femme adultère, Jésus retourne la situation - par un humour très fin - en une possibilité de croissance pour chacun, la femme comme ceux qui voulaient la tuer. Chacun est rencontré là où il est et invité à faire un pas vers la vie. Jésus ne condamne pas les gens qui se croyaient justes mais il leur fait comprendre qu'une loi doit soutenir la vie et non pas la tuer. Jésus n'approuve pas le comportement de la femme mais il ne la condamne pas en tant que personne et lui laisse sa chance.

À une autre occasion, un jeune homme demande conseil à Jésus. Celui-ci essaie de l'orienter, tout en respectant totalement son libre choix qui sera différent de ce que Jésus propose.

Jésus semble toujours rencontrer les gens exactement au niveau où ils sont, avec leurs peines, leurs doutes, leurs faiblesses, leurs trahisons

même, et les inviter à faire un pas en avant dans la vie. Mais il les laisse libres. Et il peine avec les « *arrivistes* » de tout bord, ceux qui savent, qui ne voient pas leurs propres faiblesses, qui refusent même de les considérer.

Bien des chrétiens croient que Dieu nous aime ainsi, inconditionnellement, même plus intimement et plus profondément qu'un être humain ne peut le faire. Ils le croient au moins intellectuellement, car il est très difficile d'intégrer une telle foi dans sa vie.

Certains psychologues déclassent une telle foi comme une projection, une sorte de placebo psychologique. Difficile de savoir où est la vérité ; mais si vraiment il s'agissait d'une pure projection à partir des besoins psychiques, on peut s'étonner que cette projection soit si difficile à accepter par ceux qui l'ont créée.

Ou est-ce parce qu'une telle foi implique un abandon total à la vie, bien au-delà de toute maîtrise sécurisante, de toute projection ? Si l'amour de Dieu est inconditionnel à ce point-là, c'est une invitation permanente à nous jeter corps et âme dans les bras de Dieu. Un défi, non pas d'un moment héroïque, mais l'inspiration de toute une vie.

Dietrich Bonhoeffer a précisé dans un essai sur nos repères, quand le sol semble se dérober sous nos pieds, à quel point une telle démarche pousse ou tire notre responsabilité bien au-delà des catégories morales classiques, bien au-delà de nos désirs d'être « bons »⁴. Pour lui-même cette attitude a conduit à des choix très concrets contre le nazisme, qu'il a payés de sa vie, quelques jours seulement avant la fin de la guerre.

Si tant de chrétiens essaient de croire en un Dieu qui les accepte, ils pensent moins à la réciprocité de cet amour.

Est-ce que je peux aimer Dieu là où lui se montre vulnérable ? L'image ne correspond pas à une théologie un peu simpliste du Dieu omnipotent. Mais comment voir un Dieu omnipotent dans le Christ torturé jusqu'à la mort ? Jésus semble pourtant appeler à ce genre d'amour réciproque quand il parle du jugement dernier. Il n'appelle pas simplement à visiter des malades ou des prisonniers. Il appelle à le rencontrer lui, Jésus, en eux.

En clair : Dieu souffre avec ceux qui souffrent, même s'ils souffrent de leur culpabilité et de ses conséquences. En Jésus, Dieu se révèle comme

4 - Cf bibliographie

un Dieu qui souffre du mal, qui est vulnérable, qui demande d'être aimé dans cette vulnérabilité et qui reste ainsi présent au cœur de sa création blessée.

Cette vision d'un Dieu vulnérable peut déranger certaines personnes. Toutefois, elle est très cohérente avec le Dieu de l'Évangile. Mais Jésus affirme la puissance de Dieu, sans donner des explications du mal. Jésus refuse la logique qui écrase le mal par une violence plus puissante car une telle logique risque de sacrifier aussi la vie. Ce refus même entrouvre la porte à l'espoir de transformer le mal en bien au lieu de l'écraser, de sauver ainsi la vie au lieu de l'exterminer.

Paradoxalement, c'est dans ce refus de violence - que Jésus assume jusqu'à l'acceptation de terribles souffrances et de la mort - qu'il se montre supérieur au mal.

Face à un avenir inconnu Jésus parie toujours sur la vie. Nous touchons ici la dynamique du pardon.

PRIÈRE D'UN ENFANT⁵

Pourquoi n'ai-je pas de chez moi
et dois-je rester ici
chez des étrangers ?
Je suis jaloux
des autres enfants
qui peuvent vivre
dans leur maison à eux.
Qui est-ce qui m'aime
comme son propre enfant ?

Je me sens seul,
abandonné,
Où es-tu donc, Dieu ?
Es-tu donc là ?

5 - JL Klink, «La prière de l'enfant», Editions Foyer Notre Dame, Bruxelles, 1974.
Original néerlandais : « Niet in de wind, niet in het vuur », éditions Ambo.

Le pardon, une porte qui s'ouvre sur la vie

La discussion la plus animée que j'ai jamais entendue sur le pardon survint entre intervenants de l'action humanitaire, de convictions très variées, religieuses ou non, la plupart d'entre eux avec une lourde expérience de terrain, dans des zones de crise et de guerre. Ils ressentaient fortement la nécessité du pardon entre belligérants pour accomplir le travail concret et dur qu'ils devaient faire, bien au-delà de leurs options philosophiques ou religieuses.

Précisons d'emblée que le pardon n'est ni un déni, ni un oubli, ni un forçage sur les sentiments. Bien au contraire. Le point de départ du pardon est le mal pleinement reconnu. Sinon il n'y a rien à pardonner. Ce mal n'est donc pas oublié ni édulcoré, même si nous pouvons comprendre d'où il vient. Le pardon ne signifie pas non plus que je me suis bien rétabli du tort qui m'a été fait, ni que mes sentiments négatifs et destructifs se sont transformés en sentiments positifs envers celui qui m'a fait du mal. Au départ, il reste la confrontation avec ce mal, sans raccourcis.

Toutefois, le pardon dépasse cette première lucidité sur une situation difficile et destructive, par la prise de conscience qu'après tout, la vie qui a été blessée a ses droits. La vie doit pouvoir continuer après ce qui s'est passé ; mais comment ? Si la première réaction viscérale peut être inspirée par la haine et la violence, où cela nous amène-t-il ? Cela nous permettra-t-il de construire la vie, à long terme ou dans l'immédiat ? La séparation des partis conflictuels ne résout rien mais elle évite plus de violence. En fin de compte il n'existe que deux possibilités : soit un déblocage qui permet à la vie de reprendre, soit l'extermination d'un ou de plusieurs partis conflictuels qui nous laisse avec une vie tronquée.

Le pardon cherche précisément ce déblocage. Il veut ouvrir une porte qui donne sur la vie de tous les partis en conflit, dans un mur fait de haine, de violence, de sentiments blessés, d'agressivité bien compréhensibles. Le pardon cherche à établir un pari sur la vie. C'est un acte de réalisme, en profondeur et à long terme. Dans ce sens, le pardon relève plus de l'intelligence, de la sagesse et de la volonté que de nos sentiments.

C'est ainsi qu'en Belgique, à la fin de la deuxième guerre mondiale, dans l'église d'un petit village flamand, où il savait que chaque famille avait perdu au moins un des siens tués par les allemands, un prêtre demandait de l'aide pour les familles et les enfants allemands qui erraient

sur les routes de leur pays dévasté, sans logement, sans nourriture. Et la réponse des paroissiens fut généreuse. C'est un acte fort, qui veut renouer avec la vie.

Je me souviens d'une discussion dans une salle feutrée sur la question de savoir si, dans un conflit armé, on peut rester neutre ou s'il faut se ranger du côté des agressés, des victimes. La salle s'échauffait vite dans les bons sentiments pour les agressés, jusqu'au moment où un médecin suisse qui avait travaillé sur le terrain pour la Croix Rouge défendit cette neutralité considérée comme si peu humaine et éthique. Il témoigna de son expérience dans les prisons d'un régime révolutionnaire qui avait libéré le peuple de l'oppression violente. Il y avait rencontré les bourreaux de l'ancien régime. Leurs histoires de vie se ressemblaient : enfants maltraités, manipulés politiquement. Le médecin ne cherchait pas à justifier les anciens tortionnaires. Sa question fut autre : que cherchons-nous ? Voulons-nous répondre à la haine par la haine, ou voulons-nous essayer de briser le cycle de haine et de violence ? Si nous voulons tenter de sortir de ce cycle infernal, nous devons être avec les victimes, certes, mais nous devons également être avec les anciens bourreaux. Sinon, nous risquons de préparer le prochain maillon de l'enchaînement de haine et de violence. La salle avait compris, la discussion était terminée.

Tim Guénard témoigne aussi de ce pardon qui ouvre une porte sur la vie, qui nous donne une chance de sortir de la haine. Sa démarche vers le pardon a duré plusieurs mois. Il était guidé par un prêtre âgé et fragile. La violence, le seul type de relation qu'il comprenait, se transformait petit à petit en démarche plus constructive. Il témoigne aussi que ce type de pardon se situe au-delà des sentiments car si nous avons été vraiment blessés, nos sentiments auront besoin de guérir, peut-être même pendant toute une vie. Le pardon n'attend pas toujours les beaux sentiments, parce que la vie ne peut pas toujours attendre. Nous sommes loin de tout perfectionnisme.

Le pardon implique toujours au moins deux personnes, celui qui offre le pardon et celui qui le reçoit. Le déblocage de la vie ne se fait pas unilatéralement. Il ne s'agit pas forcément d'une relation hiérarchique où celui qui pardonne est supérieur et dispose de l'autre. Au contraire, celui qui ose regarder dans son cœur, même si c'est lui qui a subi du mal, constatera qu'il est capable du mal, peut-être autant que le pardonné. Une fois de plus, il s'agit d'un réalisme en profondeur, ou - pour utiliser un mot moins moderne - d'humilité : il ne s'agit pas de s'abaisser dans

une pose un peu artificielle et de circonstance, mais de reconnaître la réalité telle qu'elle est et de construire à partir de là. Au cas où l'une des deux personnes refuse d'entrer dans cette dynamique, on cherchera le déblocage par un autre chemin.

Une telle dynamique peut être essentielle pour la résilience parce qu'elle cherche à débloquer la croissance là où des événements dramatiques l'ont arrêtée : abus, maltraitements, violences sexuelles, meurtres, guerres ou « *simples* » conflits blessants... La liste est longue. Encore une fois : il ne s'agit aucunement de justifier la souffrance ou le mal, mais de débloquer la croissance, pour tous ceux qui sont concernés. La personne qui ne cherche pas à pardonner et la personne qui ne reçoit pas de pardon risquent fort de rester liées, avec une liberté et une vie diminuées.

Le pardon dépasse clairement un calcul mesquin. Il peut même dépasser la réconciliation. Il se situe plutôt dans l'abandon à la vie, pas toujours sans risque. En ce sens le pardon est un des éléments au cœur du message de Jésus, de la façon la plus radicale qui soit. Ceci est illustré de façon explicite dans la parabole du fils prodigue, parabole du père qui avait deux fils, dont un très « *moral* » mais incapable de pardon. C'est le père qui accueille l'autre fils qui revient après une vie peu recommandable. Mais l'histoire ne dit pas comment ces vies continuent : le père y prend un risque.

Jésus insiste fortement sur le pardon, car celui-ci est une nécessité vitale quand la vie est blessée. Celui qui est très conscient pourrait se poser le problème du mal fait inconsciemment, non intentionnellement. Le pardon de Dieu comme annoncé par Jésus semble prendre en compte ce mal là aussi. Il s'agit d'un pardon que l'on pourrait qualifier de « *transcendantal* », qui va toujours plus loin que ce que nous pouvons nous imaginer. C'est le pardon qui veut définitivement mettre le mal en échec.

Ainsi, on pourrait suggérer qu'en Jésus Dieu a définitivement pardonné le monde. Cela fait partie de la victoire de la vie sur la mort, de la vie qui ne se laisse plus piéger par la mort, la dynamique profonde de la vie de Jésus. Celui ou celle qui a vécu la difficulté de pardonner ou de recevoir un pardon se rend bien compte que le pardon n'est pas une solution de facilité. Il s'agit plutôt d'un prix à payer pour la libération de la vie.

Si un pardon définitif de Dieu peut nous donner confiance dans les forces de vie, à travers tout, il ne nous facilite pas pour autant l'acte concret du pardon. Dans la mesure où nos vies se déroulent dans le temps, avec une chronologie irréversible, il ne s'agit aucunement d'une solution de facilité car le mal fait est fait.

Le pardon relie donc les personnes au grand courant de la vie ; il cherche à rétablir un lien positif entre des vies blessées, des vies blessantes et la vie autour d'elles. Nous touchons ici la découverte de sens, autre facteur de résilience.

Le sens

Des études scientifiques indiquent que les personnes qui voient un sens et une cohérence à ce qui arrive dans leur vie montrent plus de résilience que d'autres. Ce sens peut prendre la forme d'une foi religieuse, ou non. Un tel constat peut se faire aussi en pratique.

C'est ainsi qu'un professeur philippin très épanoui me confiait un jour qu'il avait eu une enfance très malheureuse. A certains moments, quand il se sentait totalement délaissé comme enfant, seule sa relation personnelle avec Dieu le tenait debout. Il s'agit de simples constats, pas de preuves de l'existence de Dieu, ni de techniques d'intervention à généraliser.

Loin d'ouvrir un grand débat philosophique ou religieux sur le sens de la vie ou sur l'absence d'un tel sens, je propose ici une démarche plus pragmatique et apte à nous éclairer par rapport à la résilience dans la vie.

Je m'inspire d'une parole de Dan Scheinfeld, anthropologue américain, sur ce qui fait sens : *« J'ai le sentiment que ma vie a un sens dans la mesure où je ressens, parfois de façon confuse ou inconsciente, que ma vie personnelle avec ses hauts et ses bas a un lien positif avec la vie plus large autour de moi. »*

Un tel propos ne définit pas le sens comme tel mais il décrit comment le sens fonctionne dans la vie, en espérant que cette description est valable dans la plupart des cas. Dans cette perspective nous appelons « sens » ce qui nous accroche positivement à la vie.

Cette notion s'illustre par exemple dans l'humour d'un vieux monsieur

en face d'un problème intraitable : « *Mon problème est très grand dans mon petit monde, mais il est petit dans le grand monde* ».

Ce réflexe le relie à nouveau avec une certaine confiance à la vie plus large autour de lui, malgré les difficultés qu'il rencontre. A l'opposé, l'adolescent suicidaire aura souvent l'impression que ce lien positif entre sa vie et le courant plus vaste de la vie n'existe plus.

Il en découle une question opérationnelle : comment pouvons-nous construire ou reconstruire un tel lien positif entre notre vie - surtout quand celle-ci est malmenée - d'une part, et le grand courant de la vie qui nous entoure d'autre part ? Ou en d'autres termes : comment pouvons-nous (re)découvrir le sens, quand il semble disparaître ?

Il existe une multitude de possibilités, que nous pouvons grosso modo diviser en quatre catégories :

- les relations humaines,
- les projets, les intérêts,
- les convictions religieuses ou philosophiques positives et non sectaires,
- un certain contrôle sur les événements.

Dans ces quatre domaines nous pouvons chercher des éléments pour (re)construire la résilience.

Une remarque préalable : même si la vie du monde autour de nous prend parfois des formes destructives, cette conception de sens peut tenir la route. Dans ce cas nous cherchons à apporter notre contribution positive à la vie, malgré tout. C'est le propos de Luther : si demain c'est la fin du monde, je planterai encore aujourd'hui mon pommier. C'est le pari sur la vie jusqu'au bout.

Certaines croyances vont plus loin, en confirmant que la vie reste toujours portée par une réalité fondamentale positive, même dans un chaos destructeur.

C'est la foi reflétée dans le premier livre de la Genèse qui - sous une forme allégorique - parle de la création. Ce texte fut rédigé quand le peuple juif était en exil, en difficulté ; mais il confirme néanmoins avec insistance la bonté fondamentale de la vie. Cette vision des choses n'est pas naïve du tout car jusqu'à présent la mort n'a jamais pu rattraper la vie dans l'histoire de l'humanité, et la vie quotidienne se tisse de millions de gestes et de paroles qui concrétisent un soutien à la vie mais ne rempliront

pas les livres d'histoire : de la culture de légumes à la préparation d'un repas, du contrôle des égouts aux services de santé, du jardin d'enfants à l'école, des amis qui s'écoutent à l'artiste qui écoute la vie, etc...

N'oublions pas que la vie reflétée par les media est parfois une grotesque déformation de la vie réelle avec un biais très fort vers tout ce qui est problème, destruction ou sensation forte.

Les relations humaines

Des amitiés, un partenaire, une vie de famille, des enfants peuvent tous contribuer à donner sens à une vie, surtout si ces relations restent constructives. Chaque relation me fait effectivement sortir de moi-même, me lie avec la vie plus large autour de moi. Souvent nous tissons ce type de relations dans la vie pour des raisons qui sont ni fonctionnelles, ni professionnelles, et encore moins thérapeutiques et qui pourtant sont essentielles et combien précieuses.

Le sens relationnel émerge et se construit aussi dans la relation précoce entre la mère et son enfant, si tout se passe suffisamment bien. Les tout premiers sourires entre la mère et le bébé ont du sens pour la mère mais, au départ, ce sens est plutôt confus chez le bébé. Il se construit petit à petit. Le vrai sourire, qui vient du cœur, est évidemment un lien très positif avec la vie autour de nous. La plupart des bébés l'apprennent d'ailleurs rapidement.

C'est dans les réseaux de liens informels que nous trouverons parfois les « *tuteurs de résilience* », les personnes qui nous aident à reprendre notre croissance après un fracas - selon l'expression de Boris Cyrulnik. Il arrive même qu'un tel tuteur de résilience joue ce rôle sans s'en rendre vraiment compte. Après tout, pour lui ou pour elle, il peut s'agir d'une simple amitié, d'un lien familial. Nous pouvons le constater en écoutant des histoires de vie où la personne concernée raconte - avec le recul - comment elle a été aidée par un membre de sa famille, une grand-mère par exemple, ou par un enseignant à l'école, ou par un ami. Les intervenants professionnels peuvent essayer d'intégrer ce constat dans leurs pratiques, comme un élément à détecter qui permet de composer mais il est difficile d'en faire une véritable technique d'intervention.

Les intérêts, les projets

Les intérêts et les projets peuvent également nous connecter positivement avec la vie autour de nous et ainsi nous procurer le sentiment que la vie a du sens : les soins pour des plantes ou un jardin, pour des animaux, pour d'autres personnes, ou même pour des objets ; l'apprentissage de nouvelles compétences qui sont autant de nouveaux liens constructifs avec l'entourage ; l'expression artistique qui ne replie pas trop la personne sur elle-même ; la participation à un club de sport, un théâtre, un ballet, une chorale ou un orchestre... Les possibilités ne manquent pas, surtout si la personne s'engage activement selon ses possibilités et non pas comme consommateur passif, ni forcément dans une démarche de haute performance ou de perfectionnisme.

Pour beaucoup de personnes, dès l'âge de l'enfance, il est important de se sentir quelque part utile, de pouvoir apporter sa contribution à la vie. Il s'agit de la mise à disposition de compétences variées. L'engagement professionnel en est seulement une forme spécifique, mise à mal dans les sociétés qui donnent priorité à l'argent.

Ce qui peut paraître plus problématique est la détection du domaine spécifique qui suscitera assez d'enthousiasme chez une personne concernée. Souvent ces choses se découvrent un peu au hasard de l'existence. Parfois on peut aider le hasard, en créant des possibilités de découverte, en restant attentif aux occasions.

Les lieux et occasions d'échange de compétences constituent un magnifique moyen pour stimuler à la fois les réseaux informels (lien) et les intérêts des gens, tout en valorisant les participants avec beaucoup de réalisme. Il s'agit de groupes qui rendent possible - entre intéressés - des apprentissages en échange d'autres apprentissages mais sans l'intermédiaire de l'argent : par exemple, je te donne une initiation à l'anglais et tu m'apprends à cuire un pain. Rien n'empêche de concevoir de tels réseaux en fonction des enfants et des jeunes

Philosophie et religion

Les convictions philosophiques et religieuses positives et non sectaires peuvent également contribuer à la construction du sens dans la vie, et donc à la résilience. Quasiment par définition, elles cherchent

à nous lier à la vie plus vaste autour de nous. C'est d'ailleurs le sens originel du mot « *religion* » : ce qui lie. Nous excluons les sectarismes car ils ont un fond d'irréalisme qui coupe plutôt les liens avec la vie et ils se transforment facilement en violence contre la vie.

L'astrophysicien Hubert Reeves ouvre son livre « *Oiseaux, merveilleux oiseaux* » par l'exemple des bienfaits de ses entretiens sur les étoiles, sur le cosmos, pour des jeunes en difficulté et pour des schizophrènes. Ces explications de Reeves sur l'univers et sur la vie rétablissent un lien intellectuel et même émotionnel entre notre petite vie individuelle et la grande vie du cosmos, entre la matière des astres et la matière de nos propres corps. Pour beaucoup de personnes cela redonne un sens, c'est apaisant et stimulant.

Il faut particulièrement signaler ici la philosophie avec les enfants, une démarche qui se pratique dans plusieurs pays, avec des groupes d'enfants ou de jeunes et qui consiste à faire réfléchir et discuter en groupe, avec l'aide d'un animateur qui doit être bien formé à la tâche. Il ne s'agit pas d'un simple groupe de discussion mais de la construction commune d'une réflexion approfondie sur un sujet choisi. Il ne s'agit pas de la philosophie comme objet d'études académiques mais de la philosophie pratiquée afin d'éclairer la vie.

À la surprise de certains, cette démarche peut se pratiquer avec des tout petits des classes primaires, ou avec des adolescents. Il s'agit rarement d'enfants d'élites, bien au contraire. Chez des enfants de la rue aux Philippines, les animateurs de philosophie avec les enfants ont suscité un intérêt et une concentration surprenants. Une telle démarche cherche à relier et à articuler l'expérience de l'enfant ou du jeune avec l'expérience de vie plus vaste de la communauté.

Les religions cherchent en général à établir un lien entre notre monde visible et un autre qui n'est pas directement observable. En ce sens, elles essaient de construire un lien entre notre vie individuelle ou communautaire avec la vie, interprétée de façon maximaliste. Dieu personnifie cette vie au-delà de toute vie visible.

À première vue une telle entreprise peut paraître un peu farfelue. Mais pourquoi la vie serait-elle limitée à ce que nous pouvons expérimentalement constater ? Et quand nous observons l'art religieux ou des engagements pionniers dans beaucoup de domaines, inspirés par la même « *folie* », le résultat peut être surprenant, tangible et positif.

Cela n'exclut aucunement toutes les catastrophes créées au nom de la religion. Il s'agit d'ailleurs souvent de perversions de cette inspiration positive. Ce qui conduit aux sommets de beauté ou de bonté recèle en négatif des monstruosité. Selon la mythologie, le diable est un ange déchu...

Les moyens de rendre présent ce monde invisible dans notre monde visible sont multiples : écritures saintes, rituels (dans certains cas appelés sacrements), objets symboliques, expressions artistiques, célébrations communautaires, engagement social, prière individuelle ou collective, et parfois des écrits spirituels qui reflètent un tel lien opérant dans la vie concrète d'hommes et de femmes d'hier et d'aujourd'hui.

Pour les chrétiens ce lien entre nous et Dieu a pris une forme étonnamment proche et intime depuis Jésus qui le situe comme un lien entre parent et enfant. Le Dieu chrétien est « *Dieu avec nous* ». Ay réfléchi, cette proposition est si étonnante que l'on peut se demander combien de chrétiens ont vraiment compris à quel point une telle intimité est incroyable et fantastique.

Par rapport à la résilience, on pourrait même dire qu'un tel lien devrait donner une confiance totale en la vie, en l'avenir. Comme le disait une personne handicapée : je ne peux tomber plus bas que dans les mains de Dieu. Le lien intime entre la personne humaine et Dieu peut constituer une base de confiance très fondamentale afin de mieux risquer une générosité vivifiante. La dernière phrase de l'évangile de Matthieu l'exprime très fortement : « *Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps* ».

Selon certains psychologues, un tel Dieu est une projection : encore semble-t-il s'agir d'une projection échappant en grande partie au contrôle des humains.

Un certain contrôle sur les événements

Plusieurs chercheurs et praticiens témoignent de l'importance du contrôle sur les événements pour donner cohérence et sens à une vie difficile. Dans ce sens une certaine régularité ou des rituels réguliers peuvent être bienfaisants pour des enfants comme pour des adultes. Et même si nous perdons contrôle sur les événements extérieurs, nous pouvons essayer de nous construire un espace intérieur qui permet de

garder un minimum de cohérence. C'est vrai surtout en situation très difficile ou chaotique, comme le reflète la phrase d'Etty Hillesum en camp de concentration : « *Personne ne pourra jamais m'enlever l'amour de Dieu* ».

Les personnes qui s'accrochent à la vie⁶ dans des naufrages ou en d'autres situations très extrêmes de survie, mettent effectivement tout en œuvre pour garder un lien positif entre leur vie et la vie du monde, même si les malheurs qui leur arrivent poussent vers la rupture de ce lien.

Selon certains témoignages, on a même l'impression que ces personnes affirment ce lien avant de pouvoir le construire : la volonté de survie est totale et elles ne se permettent pas le doute sur l'issue positive de leur aventure. Aussi la survie même s'identifie-t-elle au sens de la vie. Ce faisant ils transforment a priori une situation désespérée en une situation de survie. Toutefois, est-ce que tous ceux qui abordent une situation impossible de cette façon survivent ? Il est fort probable qu'une partie d'entre eux périssent quand même. La résilience n'est jamais absolue !

À partir de cette volonté féroce de survie d'autres éléments entrent également en jeu :

- la recherche d'un minimum de compréhension de la situation
- un minimum de contrôle sur certains points essentiels
- l'attitude pragmatique de diviser le défi « *survie* » en plusieurs petites tâches gérables
- si possible une bonne préparation antérieure qui a anticipé certains problèmes
- une capacité à réfléchir sur la situation et de planifier, au lieu de céder à la panique
- l'humour, exprimé par un entraîneur de survie en conditions polaires dans cette remarque : « *Je chante, même si je ne sais plus chanter* »
- et même une vision d'avenir sur la vie après la crise à surmonter.

Toutefois, dans une perspective plus large, il est important de constater qu'il n'existe pas de lien linéaire entre contrôle et résilience. Il faut plutôt chercher le juste milieu car trop de contrôle ciblé peut devenir négatif,

6 - Cette partie est inspirée par un documentaire de la BBC sur la survie en circonstances extrêmes, ainsi que par le témoignage de l'explorateur norvégien Bjoerg Oustad qui a traversé seul le pôle sud.

dans la mesure où nous risquons de manquer certaines opportunités réelles mais non prévues. Comme nous vivons d'ailleurs vers un avenir par définition inconnu, le contrôle total sur la vie semble être une illusion. Après tout, beaucoup de choix importants - et même heureux - dans la vie, se font dans un mélange de contrôle et d'abandon : les amis, le partenaire, la profession, les enfants... Trop de contrôle risque de nous bloquer ou de nous conduire vers des illusions.

Il semble que la résilience nous pose un défi : comment dans une situation donnée lâcher un certain contrôle et garder en même temps confiance ? Un tel défi exige une grande confiance dans la bonté fondamentale de la vie, même si beaucoup de choses tournent mal.

L'expression de cette confiance fondamentale dans la vie, même si tout n'est pas sous contrôle, même si certaines choses tournent mal, peut être liée à une foi religieuse. On parle alors de l'abandon à la vie ou, comme Dietrich Bonhoeffer, de se « *jeter inconditionnellement dans les bras de Dieu* ».

Il s'agit là d'un équilibre fragile entre contrôle et confiance dans l'abandon de contrôle, équilibre porté par une réalité positive qui dépasse tout. Une telle confiance en Dieu a inspiré Bonhoeffer à rédiger à la veille du nouvel an dans sa cellule de prison et sous menace de mort, un très beau poème sur les forces bienveillantes dans la vie à ce moment tragique précis⁷. Coup de folie, projection, ou lucidité extrême sur la vie ? La consistance de la vie de Bonhoeffer jusqu'à sa mort tragique - pendu par les nazis - me laisse pencher vers la dernière interprétation.

7 - Cf bibliographie. Ce poème pose des difficultés de traduction en français ou en anglais, parce que le mot « geborgen », mot-clé du poème, n'a pas d'équivalent dans ces deux langues. En fait, le substantif correspondant « Geborgenheit » exprime probablement mieux que tout autre mot le fondement même de la résilience. Il exprime à la fois le fait d'être accepté profondément, l'intimité, la confiance, une certaine protection.

QUAND LE LIEN À LA VIE S'AFFAIBLIT...⁸

Il arrive à certains de ne goûter que l'absence et l'épreuve.

Si quelqu'un se trouve alors sans Dieu, sans pensée, sans images, sans mots, reste du moins pour lui ce lieu de vérité : aimer son frère, qu'il voit.

S'il ne parvient pas à aimer, parce qu'il est noué dans sa détresse, seul, amer, affolé, reste du moins ceci : de désirer l'amour.

Et si même ce désir lui est inaccessible, à cause de la tristesse et la cruauté où il est comme englouti, reste encore qu'il peut désirer de désirer l'amour.

Et il se peut que ce désir humilié, justement parce qu'il a perdu toute prétention, touche le cœur du cœur de la divine tendresse.

« Ce n'est pas sur ce que tu as été ni sur ce que tu es que te juge la miséricorde, c'est sur ce que tu as désiré d'être ».

Il n'y a pas d'homme condamné.

8 - [Extrait de « INCIPIT » ou commencement, par Maurice Bellet, Desclée de Brouwer, 1992]

Une clé de voûte de la vie et de la résilience

Une vie blessée peut-elle être accomplie ? L'expérience de vie, privée ou professionnelle, nous suggère un « oui » prudent. Sans glorifier le mal ni la souffrance, sans généralisation trop rapide, nous constatons que certaines personnes blessées ont une vie accomplie. Les génies entre eux se trouvent parfois sur la place publique, mais la majorité de ces personnes vivent probablement leur petit bonheur en toute discrétion.

Des dynamiques cohérentes

Chaque personne avec un peu d'expérience de vie sait à quel point la vie réelle se compose d'un mélange d'éléments positifs et négatifs, avec toutes les nuances possibles. Mieux encore, plusieurs personnes font l'expérience de la transformation d'une souffrance en quelque chose de positif, toujours sans généralisation imprudente ou hâtive.

Par exemple, l'évolution de parents d'un enfant trisomique : autant l'acceptation de l'enfant peut se révéler difficile au départ, autant certains parents découvrent ensuite la richesse de leur enfant et le vrai sens de leur existence. Nous trouvons parfois ce genre de transformations dans l'expression artistique, peinture, chanson, littérature... Un autre exemple est la relation difficile et conflictuelle au départ qui se transforme petit à petit en amitié ou en grand amour. Notons que la transformation inverse, du positif vers le négatif, se produit aussi.

La souffrance, le mal qui se transforme parfois en élément constitutif de la vie, cette réalité se trouve au cœur de la résilience, mais aussi au cœur de ce que l'on appelle dans la tradition chrétienne la « *résurrection* ». Cette notion de résurrection suscite des interprétations et des réactions très variées, déjà très tôt après la vie de Jésus.

Par exemple :

- Il s'agit d'une idée de quelques exaltés qui ont perdu le contact avec la réalité ; c'est peut-être la réaction la plus naturelle et les chrétiens feraient mieux de se poser cette question en toute franchise.
- Pour ce qui concerne Jésus, il s'agit d'un sinistre mensonge de ses disciples, une lugubre tricherie, comme le croyaient certains à l'époque des tout premiers témoignages par les disciples de Jésus.

- Il s'agit de la conviction plus ou moins réaliste que tout n'est pas perdu et que notre vie continue, une interprétation psychologique, assez proche de la résilience, partagée par certains qui cherchent à cadrer la « *résurrection* » dans la mentalité moderne.
- Une sorte de machine à remonter le temps, qui aura comme effet que quelque part à l'avenir tous les défunts vont sortir vivants de leurs tombeaux, comme s'ils revenaient en arrière avec, en annexe, la question piquante de l'âge auquel ils veulent ressusciter : bébé, enfant, jeune, âge mûr, vieillard...

Chacune de ces interprétations a ses adeptes plus ou moins avoués. Toutefois, voyons si cette notion très mystérieuse de « *résurrection* » ne peut être éclairée autrement et donner par là un éclairage sur notre vie.

Les biblistes modernes sont prudents et s'en tiennent au départ à l'analyse critique des textes de l'évangile.

On y trouve, entre autres, ce qui suit :

- Il existe dans les évangiles des récits du tombeau vide de Jésus.
- Il existe des récits d'une étrange présence de Jésus après sa mort, qui se manifeste dans le temps et dans l'espace mais qui semble en même temps échapper à ces deux dimensions ; cette présence semble bien se manifester dans le monde physique, sans en faire réellement partie ; Saint Paul se réfère plus tard à un « *corps spirituel* ».
- Ces manifestations ponctuelles de Jésus suscitent beaucoup d'enthousiasme chez ses disciples, à tel point que leur angoisse après sa mort tragique se transforme en courage et en joie, en force de vie.
- La présence de Jésus après sa mort semble suggérer une nouvelle force de vie qui ne s'arrête pas avec la mort physique.

Une telle observation à partir des textes n'enlève pas le mystère. On pourrait donner toutes sortes d'interprétations, qui vont du genre « *new age* » jusqu'à l'hallucination pure et simple.

Nous pouvons aussi rester simplement devant un événement que nous ne maîtrisons pas, qui dépasse le cadre normal de nos vies et de nos repères. Dans ce cas, nous arrivons à suivre la trace de ces récits avec notre intelligence, à les situer quelque part, sans les comprendre.

Cette expérience est comparable à la musique de Jean-Sébastien Bach. Un spécialiste peut expliquer la technique de composition de Bach et un bon musicien arrive à comprendre et à suivre les explications, à situer cette musique. En même temps, il y a quelque chose qui échappe à cette explication technique. C'est le génie de Bach que nous pouvons situer intellectuellement, mais qui dépasse en même temps ce que l'intelligence peut anticiper.

Dans un sens comparable, les récits de la résurrection peuvent rester au fond cohérents avec l'expérience humaine mais d'une façon très curieuse qui nous échappe. La logique et la dynamique de fond nous sont familières - la transformation de souffrance en nouvelle vie - mais elles sont poussées au-delà des limites de la mort.

De cette façon, Jésus semble introduire une continuité qui est très logique par rapport à une dynamique de fond de la vie mais qui dépasse radicalement le mur de notre expérience de la mort. Comme si Jésus restait dans la dynamique de notre vie tout en transposant cette dynamique sur un autre plan, tout aussi cohérent qu'inattendu.

Précisons encore davantage la forte cohérence entre les textes bibliques et notre vie. Dans le livre de la Genèse l'homme est chassé du paradis. Un ange lui barre même la possibilité d'y revenir. Il doit sortir pour trouver le monde réel, avec le travail, avec ses joies mais aussi ses peines. Tout cela est exprimé dans un langage très coloré mais le message est clair : inutile de chercher sur terre le paradis, un monde idéal et sans peines.

Si ce message est clair et réaliste sur son contenu, il a parfois été trahi par le passé et confondu avec un message bien différent : inutile de chercher à améliorer la vie sur terre. Ce dérapage conduit du point de vue du croyant au non-sens de la négligence de la création du Dieu qu'il vénère.

Par contre, le message du paradis originel inaccessible est bien plus réaliste que certains messages paradisiaques du monde actuel, que ce soit dans la publicité ou dans les projets politiques, qui conduisent à des aliénations dans la mesure où ils sont en conflit avec l'expérience de la vie réelle.

Un court-circuit éclairant

Si nous faisons comme un court-circuit biblique entre le message de la Genèse et celui de la résurrection, nous retrouvons un réalisme tout aussi étonnant que mystérieux. Comme point de départ, nous avons ce message clair de l'illusion du paradis dans le livre de la Genèse. Méditons à côté la rencontre de Thomas avec Jésus après la résurrection. Nous retrouvons ce même réalisme, mais Jésus pousse en toute logique la dynamique de la vie qui intègre ce réalisme au-delà du mur de la mort. Aussi Thomas rencontre-t-il un Jésus non pas parfait mais un Jésus qui porte toutes les blessures qui lui ont été infligées avant sa mort. En même temps ce Jésus est étrangement vivant.

La nouvelle vie n'est pas issue d'un retour en arrière ni d'une magie de perfection, elle évite même l'illusion du paradis terrestre, se présentant comme l'accomplissement de la dynamique de vie que nous connaissons avant la mort : une blessure peut se transformer en nouvelle vie. Nous constatons une forte cohérence avec la vie telle que nous la connaissons, tout en admettant que la poussée de cette vie au-delà de la mort reste surprenante et étrange.

Tant d'histoires de résilience nous le confirment : en cas de grand traumatisme, une guérison parfaite est impossible. Une fois un malheur arrivé, nous ne pouvons revenir en arrière vers un monde idéal, mais il n'est pas irréaliste de chercher à reprendre la croissance humaine, en y intégrant petit à petit les cicatrices du passé.

C'est ainsi que des jeunes filles sexuellement abusées réussissent parfois à se construire un mariage, une vie familiale heureuse. C'est ainsi que des enfants réfugiés peuvent se bâtir une nouvelle vie ailleurs, qu'un enfant de la rue peut devenir un excellent éducateur de rue...

Quoi que nous pensions de la résurrection de Jésus, ce que les récits nous disent est comme une prolongation et un accomplissement d'une dynamique qui nous est familière, très proche de la résilience. Ou en renversant la perspective : la résilience apparaît comme un pressentiment dans l'expérience humaine de la possibilité de la résurrection. On est tenté de dire : cela nous échappe peut-être, mais après tout, c'est logique.

Ce même renversement de perspective permet de voir à quel point toute la vie de Jésus - ses actes et ses paroles - préfigure en quelque sorte la résurrection et y trouve son accomplissement tout aussi logique qu'inattendu. Les Béatitudes, par exemple, parlent de la transformation positive de la détresse, une dynamique que nous retrouvons aussi par rapport à la maladie et la culpabilité dans les rencontres avec Jésus.

Réalisme total, espoir total

Nous pouvons donc comprendre que le message concentré, partagé par certains chrétiens dans l'histoire, « *Il est ressuscité* », en se référant à Jésus, ait pris pour eux une signification très dense d'espoir, de réalisme, de vie. En traduisant la puissance de ce message en termes plus modernes de résilience, il s'agit de l'espoir d'une vie totalement accomplie, sans renier pour autant les blessures du passé.

Ce message qui combine un réalisme total avec un espoir total, n'est pas seulement valable pour Jésus, mais également pour moi. Voilà une potentialité à la fois inouïe et beaucoup plus réaliste que tout idéal paradisiaque. En y réfléchissant, il s'agit même du seul message totalement libérateur, parce qu'il reste à la fois dans un réalisme total et un espoir total. C'est comme si Jésus donnait à notre expérience humaine, à notre logique humaine une autre profondeur, à la fois familière et surprenante.

Si la résilience, observable dans la vie, se résume bien comme une espérance réaliste, la résurrection y glisse une autre nuance, qui va un peu plus loin : nous ne pouvons considérer l'espoir de la résurrection comme « *réaliste* », dans les mêmes termes que celui de la résilience, mais nous pouvons dire qu'après tout cet espoir de la résurrection n'est pas si fou que cela.

Ce qui précède reste également cohérent avec ce que nous avons exploré antérieurement dans ce cahier, la résilience et certains de ses éléments constitutifs : l'acceptation fondamentale, voire inconditionnelle, le sens, le pardon total qui libère définitivement la vie... Dans ce sens, nous pouvons parler de la résilience comme une clé de voûte de la vie. La

résurrection pointe alors comme une clé de voûte possible de la résilience et de la vie.

C'est comme si finalement nous pouvions embrasser la vie dans sa totalité, sans raccourcis, sans dénis, comme si même les contradictions se retrouvaient réconciliées. Des traces de cette dynamique sont multiples : dans l'expression artistique, dans la grande générosité, dans la réconciliation et le pardon qui débloquent la vie, dans l'humour fin qui positive les contradictions de l'existence⁹, dans l'enfant traumatisé qui se remet debout et qui retrouve le sourire...

Cela me rappelle les explications d'un musicien concernant la musique de Wolfgang Amadeus Mozart. A première vue cette musique est légère et joyeuse mais en écoutant attentivement - même les mélodies les plus heureuses - on constate que cette musique a souvent aussi une étonnante profondeur qui nous parle de la souffrance dans la vie. C'est comme un symbole de ce qui précède : on rend présent, tangible - ici audible - ce qu'il est difficile d'exprimer autrement, une joie de vivre qui ne nie plus les souffrances mais qui les intègre.

Notre horizon s'élargit

La perspective esquissée ici n'est au fond rien d'autre qu'une actualisation du vieux message de la résurrection. Elle conduit à une série d'autres éclairages.

Tout d'abord, nous restons clairement et très concrètement situés dans le temps. Dans ce sens, le mal préexistant est pris en compte comme un fait, mais en même temps nous refusons d'enfermer la réalité dans ce mal, en cherchant à construire un avenir. Une telle attitude ne justifie pas le mal, elle l'attaque de façon réaliste, en essayant de libérer l'avenir. Une fois de plus, espérance et réalisme se retrouvent. La résurrection prolonge et accomplit cette dynamique au-delà du temps et de l'espace, en d'autres termes dans l'éternité.

Ensuite, dans une telle perspective l'opposition traditionnelle entre une vie ici-bas sur terre et une vie au-delà de la mort n'a plus beaucoup de sens, car les deux sont liées par la même dynamique de fond.

9 - L'historien anglais Terrot Reaveley Glover (1869-1943) avait déjà postulé un tel humour chez Jésus.

La spiritualité a souvent eu de la peine à se situer entre les deux. Certaines tendances donnent une priorité absolue à l'au-delà mais y sacrifient la vie ici et maintenant. Par réaction, d'autres se concentrent totalement sur le présent, en rendant même l'au-delà suspect. Si la dynamique de vie est au fond la même ici et maintenant qu'au-delà de la mort, comme la résilience semble le suggérer, cette opposition n'a plus de sens. Nous sommes appelés à agir dans cette dynamique maintenant. Nous pouvons espérer qu'elle s'accomplisse au-delà de la mort.

Finalement, cette perspective qui combine résilience et résurrection s'oppose à la tentation moralisatrice très forte que nous devrions écraser le mal. Jésus s'y oppose clairement. Écraser le mal signifie aussi écraser une partie de la vie. Il ne s'agit pas d'une vue de l'esprit.

Dans la vie concrète, religieuse, politique ou autre, le grand moralisateur risque de devenir violent au nom de sa propre morale. Nous retrouvons cette dynamique paradoxale dans tant de dictatures, de gauche comme de droite, dans les dérives sectaires de tant d'idéalismes et de religions. Dans la parabole du père prodigue (car c'est lui qui est prodigue de pardon et d'amour), c'est la réaction agressive du deuxième fils.

C'est pourquoi une réduction de la spiritualité à la morale est un non-sens, encore que largement pratiqué. La morale a besoin de racines profondes qui permettent toujours de se recentrer sur la vie. Mais l'être humain a besoin de repères qui vont plus loin et qui sont paradoxalement à la fois plus souples et plus stables que la morale, des repères qui doivent être au-dessus de toute possibilité de perversion et d'abus à des fins égoïstes. Des repères qui nous aident à nous orienter sans que nous puissions les maîtriser. Nous retrouvons le besoin d'autocorrection, d'affinement et d'ajustement en continu, sans que cela conduise à un relativisme total. Comme en science, c'est en cherchant que l'être humain s'humanise.

En fait, une telle vision fait appel à des critères transcendants. Est-ce que nous retrouvons ici le sens du premier commandement du décalogue : Dieu est au-dessus de tout et de tous, paradoxalement la seule façon à être proche de l'intimité de tous ?

Les pires perversions de la religion ont été commises en transgressant ce premier commandement, en fonctionnalisant Dieu et en le mettant au service de certains intérêts particuliers, parfois avec de nobles intentions au départ, comme celle de l'engagement pour autrui. Un Dieu proche des hommes ne signifie pas que Dieu doit être au service des projets humains.

La transcendance devient ainsi un principe nécessaire à la vie avec ses inconnues, nécessaire à l'homme face à un avenir par définition inconnu, non pas en premier lieu une transcendance refuge et sécurisante mais une ouverture toujours renouvelée à la croissance, inhérente à toute vie, une transcendance qui nous invite à chaque étape de vie à la découverte, à tenter un nouveau pas en avant, à explorer la vie après le prochain virage. Le principe de transcendance devient ainsi éminemment pratique.

4 | EN GUISE DE CONCLUSION

En résumé, nous avons vu à quel point la foi chrétienne semble être très fortement cohérente avec l'expérience de la vie et de la résilience.

Nous constatons aussi que cette foi ouvre de nouvelles perspectives sur la résilience et la vie, cohérentes avec la vie et en même temps surprenantes. Comme si nous explorions une route qui prend un virage inattendu mais qui reste la même route.

On pourrait dire que la spiritualité chrétienne est en cohérence non linéaire avec l'expérience de la résilience et de la vie. En cela, cette foi semble être autre chose qu'une simple projection du psychisme humain. Le chrétien est appelé à s'approcher avec prudence et pudeur de cette « *autre chose* », en évitant de l'interpréter en fonction de ses besoins, de la soumettre à la dictature de l'égoïsme.

La forte cohérence entre la résilience, telle qu'elle se présente dans nos vies et la résurrection telle que nous la trouvons affirmée dans l'évangile, semble nous ouvrir une nouvelle dimension de la vie. Ce qui est particulièrement réjouissant.

Mais chaque lecteur ne voudra pas forcément nous suivre sur ce chemin, ne pourra peut-être même le faire en toute conscience. A chacun de voir en conscience à quel point cette tentative d'ouvrir une porte sur les liens forts entre résilience et spiritualité tient la route. Chacun a sa propre histoire de vie, d'autres éléments pour discerner. Ce qui nous lie, et qui évite le relativisme, est la recherche de vérité, de bonté, de beauté, l'exploration de la vie.

Dans une telle perspective la spiritualité, chrétienne ou autre, n'est ni question de doctrine ni question d'opinion. Elle renvoie dos à dos les gens qui cherchent à se sécuriser en s'enfermant dans une doctrine et les gens qui refusent l'exploration spirituelle de la vie au nom d'un esprit « *intellectuellement correct* ». Une telle exploration, afin de ne pas tomber dans le piège de la perversion, a besoin d'ouverture d'esprit, d'une conscience qui ne cherche pas le confort.

Le croyant, l'agnostique et le non-croyant sont comme des explorateurs dans une forêt tropicale. Chacun à sa façon, par son chemin, arrive aux bords d'un énorme fleuve. Que faire ? L'autre côté est loin, est-ce que la traversée vaut la peine ? Le non croyant estime qu'il n'y a rien d'intéressant de l'autre côté ou, s'il y a quelque chose d'intéressant, que de toute façon cela ne le concerne pas. Il décide de continuer en longeant le fleuve. L'agnostique estime qu'il ne peut pas savoir ce qu'il y a de l'autre côté. Il décide en conséquence de longer le fleuve. Le croyant ne sait pas non plus ce qu'il y a de l'autre côté. Il a du mal à y voir clair, comme les autres. Toutefois, il estime que l'autre rive peut être différente mais tout aussi passionnante que là où il se trouve et il décide d'oser la traversée.

Dans l'un de ses ouvrages, Elie Wiesel décrit une scène épouvantable qu'il a vécue dans un camp de concentration. Les prisonniers étaient forcés à regarder la lente agonie d'un enfant pendu par les nazis. Et une voix demande « *Où est Dieu maintenant* » ? Est-ce que Dieu est totalement absent ? Peut-être parce qu'il n'existe pas ? Ou est-ce que Dieu est tellement présent, entre autres dans cet enfant pendu ?

Le Dieu qui résout tous les problèmes est mort, le Dieu qui souffre avec nous autres humains du mal reste peut-être vivant. Après tout, un Dieu créateur ne peut que souffrir de chaque être blessé par le mal. Jésus ne s'est pas dérobé devant un tel engagement. Et un tel Dieu demande à être reconnu et aimé dans cette vulnérabilité qui - paradoxalement - est nécessaire afin de dépasser la domination du mal et de la violence. L'expérience vécue de la résilience peut être aussi signe de mort et de transfiguration.

HARRY POTTER OU LA « **TOURNURE INATTENDUE** »

La réalité avec une tournure inattendue, « *reality with a twist* » : c'est en ces termes que Joanne Rowling explique le monde de Harry Potter, l'enfant résilient si populaire qu'elle révèle petit à petit dans ses livres.

La BBC1 a diffusé le 28 décembre 2001 un documentaire d'une heure sur Joanne et Harry, une occasion de s'interroger aussi sur la nature du réel.

Est-ce que la vie s'arrête à ce que nous pouvons voir, maîtriser, comprendre ? La tentation est grande de répondre « oui » ; les livres de Harry Potter nous suggèrent « non ». L'acteur anglais Stephen Fry nous dit dans

ce documentaire que ces histoires ne sont pas le résultat d'une fantaisie débridée mais qu'elles expriment quelque chose qui est enfoui dans la vie réelle.

Ces réalités importantes mais insaisissables ne manquent d'ailleurs pas dans la vie. Nous pouvons mesurer le temps, nous le vivons, mais qui le voit, qui le comprend ? Nous ne le maîtrisons pas non plus. Tout au plus, nous nous adaptons à lui. Et que dire de l'amour ? Ou de la vie elle-même ? Celui qui pense que la vie se réduit à une série de réactions chimiques est comparable à une personne qui regarde une photo de la mer et pense qu'elle a tout compris de la réalité de la mer.

Il y a des parties de la réalité qui se livrent plus facilement que d'autres. Cela nous conduit à une autre question : comment pouvons-nous découvrir la réalité ? Quelle démarche conduit à quel type de découverte ? Et quel type de découverte est pris au sérieux par qui ? Quel est notre lien avec le réel ?

Ces questions sont loin d'être théoriques ou anodines. Une bonne partie du développement de l'enfant, de son éducation, consiste à construire et à changer son lien avec le réel qui l'entoure, son lien avec la vie, pour le

meilleur et pour le pire. Chaque société, chaque époque privilégie certains types de liens avec la vie. Et chaque type de lien a ses propres possibilités et limites.

Jésus nous invite à changer notre lien avec le réel. Il ouvre nos yeux sur une nouvelle tournure dans la réalité, non pas comme une vue gratuite de l'esprit, mais parce qu'il nous conduit à un autre niveau de profondeur. La tournure est bien là, mais elle reste étrangement cohérente avec l'expérience humaine « normale ». Cette cohérence explique pourquoi Jésus pouvait s'exprimer en paroles simples, concrètes, avec des images de la vie quotidienne, les paraboles. La tournure explique pourquoi Jésus a toujours surpris les gens, ses contemporains d'abord, mais beaucoup de personnes qui se sont inspirées de lui aussi, depuis 2000 ans, jusqu'à nos jours.

À sa façon la foi chrétienne est « *reality with a twist* ». Sinon elle est illusion.

Bibliographie : lectures conseillées

En matière de résilience

BICE, plus de 10 auteurs

FAMILLE ET RÉSILIENCE DE L'ENFANT - L'enfance dans le monde, 1, (numéro à thème), BICE, Genève, 1994

CYRULNIK BORIS (sous la direction de) - Ces enfants qui tiennent le coup - Hommes et Perspectives / Martin Média, Revigny sur Ornain, 1998

CYRULNIK BORIS - Un merveilleux malheur - Odile Jacob, Paris, 1999

CYRULNIK, BORIS - Les vilains petits canards - Odile Jacob, Paris, 2001

FONDATION POUR L'ENFANCE - La résilience : le réalisme de l'espérance - Erès, Ramonville St Agne, 2001

FRANK ANNE - Journal (traduit du néerlandais) - Livre de Poche, Calmann-Lévy, Paris, 1992

GUÉNARD TIM - Plus fort que la haine - Presses de la Renaissance, Paris, 1999

ICCB NEWS - Resilience and Spirituality - édition spéciale, BICE, New York, 1995

JOLLIEN ALEXANDRE - Eloge de la faiblesse - Cerf, Paris, 2000

MANCIAUX MICHEL (direction) - La résilience : résister et se construire
- Médecine & Hygiène, Genève, 2001

POLETTI ROSETTE ET DOBBS MARIA - La résilience - Jouvence,
St Julien-en-Genevois, 2001

VANISTENDAEL STEFAN ET LECOMTE JACQUES - Le bonheur est
toujours possible. Construire la résilience - Bayard, Paris, 2000

VANISTENDAEL STEFAN - La résilience ou le réalisme de l'espérance.
Blessé mais pas vaincu - Les cahiers du Bice, Bice, Genève, 1998, 3^e édition

WERNER EMMY - Children of the Garden Island - in Scientific American,
pp 76-81, avril 1989

WERNER EMMY & SMITH RUTH - Vulnerable but invincible:
A Longitudinal Study of Resilient Children and Youth - McGraw-Hill, 1982

En matière de spiritualité

BASSET LYTTA - Le pardon originel - Labor et Fides, Genève, 1994

BLOOM ANTHONY - God and Man - Darton, Longman & Todd, London, 1983

BONHOEFFER DIETRICH - Widerstand und Ergebung - Kaiser, München, 1951- en français : Résistance et soumission - Labor et fides, Genève, 1973

BURROWS RUTH - Before the Living God - Sheed and Ward, London, 1975

DELBREL MADELEINE - Alcide. Guide simple pour de simples chrétiens - Seuil, Paris, 1968

GRÜN ANSELM (traduction de l'allemand) - Chacun cherche son ange - Albin Michel, Paris, 2000

Déjà parus dans la collection « Cahiers du BICE »

« **Explotación sexual de niñas y jóvenes en América latina** »

Buenos Aires, 1991, espagnol.

« **Au Rwanda, les enfants de la rue - Histoires vécues** »

Genève, 1993, français.

« **Jeunes handicapés mentaux en Afrique : comment sont-ils acceptés ?** »

Genève, 1993, français.

« **Villes nouvelles : des jeunes regardent leurs cités** »

Genève, 1994, français.

« **Les enfants de la rue : problèmes ou personnes ?** »

Genève, 1995, français, anglais, espagnol.

« **La résilience ou le réalisme de l'espérance : blessé, mais pas vaincu** »

Genève 1995, français, anglais, espagnol, catalan, italien, portugais, néerlandais, arabe, chinois, tamoul ; rééditions 1996 et 1998, en français, anglais, espagnol ; réédition 2006 en français. Moscou, 2003, russe.

« **Enfants et prostitution : ne me laissez pas tomber...** »

Genève, 1996, français, anglais.

« **Support to families of children with disabilities in Eastern and Central Europe** » Genève, 1996, anglais, polonais.

« **Enfants handicapés en Europe de l'Est : de la honte à l'amour** »

Paris, 1998, français.

« **When we are parents of a disabled child** »

Genève, 1998, anglais, polonais, russe.

« **Le BICE et la Convention des Droits de l'Enfant** »

Paris, 1998, français.

« **Enfants et prostitution : le droit au bonheur** »

Paris, 1998, français.

« **Les petites bonnes à Abidjan : travail ou exploitation ?** »

Abidjan, 1999, français.

« **Clés pour devenir : cinq approches pour s'engager avec les enfants** »

Genève, 2001, français.

« **Surviving Violence: a recovery programme for children and families** »

Genève, 2002, anglais.

« **Résilience et spiritualité : le réalisme de la foi** »

Genève, 2002, français.

« **Resiliencia y espiritualidad : el realismo de la fe** »

Genève, 2003, espagnol.

« **The development of programmes to combat the sexual abuse and sexual exploitation of children through community empowerment** »

Paris, 2004, anglais.

« **Droits de l'enfant et résilience : deux approches fécondes qui s'enrichissent mutuellement** »

Bruxelles, 2009, français.

« **Derechos del niño y resiliencia : dos enfoques fecundos que se enriquecen mutuamente** »

Bruxelles, 2010, espagnol.

« **Direitos da criança e do adolescente e resiliência : duas abordagens fecundas que se enriquecem mutuamente** »

Bruxelles, 2012, portugais.

« **ПРАВА ДЕТЕЙ И РЕЗИЛЬЕНТНОСТЬ : Два плодотворных и взаимообогащающих подхода** »

Moscou, 2012, russe.

NOTES

NOTES
